

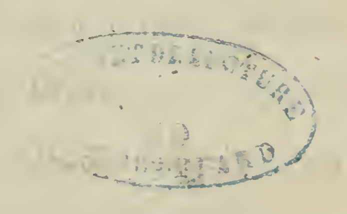
Ma

HOMMAGE A BÉRANGER

CHAPITRE PREMIER

I

La cabane.



Le curé Lebrun, desservant du hameau de Saint-Victor, dans les montagnes de l'Auvergne, était le meilleur père qui eût jamais veillé sur le bonheur et le sa-

lut de la petite population remise par Dieu entre ses mains.

Pasteur du pauvre village, dans une contrée déserte et stérile, il ne comptait dans son humble église que des êtres simples, patients, résignés, qu'il devait seulement fortifier contre les privations, les rigueurs d'une existence difficile, en leur apprenant en même temps, par son courage et sa sérénité, à les porter le plus légèrement possible.

Il consacrait à cette mission de défendre l'enfant dés terres ingrates contre le découragement de la misère, les ressources d'une bonté inépuisable et le peu

de bien dont il lui était permis de disposer.

Le bon abbé prétendait partager ses modiques revenus avec les plus nécessiteux du pays; mais comme c'était lui qui faisait le pârtage, il était toujours le plus mal départi; en définitive, il donnait, bon an mal an, plus qu'il ne recevait d'honoraires, et vivait de son champ et de son jardin comme un patriarche de village.

Le seul bien dont il conservât une large part, tout en le répendant autour de lui, était la paix de l'âme, qui, en tout temps et sous le ciel le plus aride, fait encore naître de beaux jours.

Ce calme et cette mansuétude infinis étaient d'ailleurs faciles pour le prêtre de campagne qui trouvait dans sa pauvreté même d'ingénieux sujets de contentement.

Son modeste repas n'était composé que de légumes, avec du lait mêlé d'eau pour boisson ; de cette manière, sa table était abondante à peu de frais, et tout venant pouvait y prendre place.

Le presbytère, ancien et rustique bâtiment posé au flanc d'un rocher, était démantelé de fond en comble ; il ne tenait plus que par des filaments de lierre, de clématite qui croissaient dans ses murailles ; mais aussi on le voyait, comme

les champs, reverdir et refleurir à chaque printemps. Si la toiture, à demi emportée par l'orage, était mêlée çà et là de gerbes de paille, les oiseaux, attirés par les grains et la mousse, y venaient en foule et remplissaient la maison de leur ramage..

L'église, qui fait ordinairement l'orgueil du curé, n'était guère ici qu'une chaumière bénie et ornée d'une croix. Le temps avait fait tomber son clocher, mais un peuplier, que le temps aussi avait élevé à une magnifique hauteur, lui formait une flèche de la plus belle structure; la maison de Dieu n'avait que les quatre murailles; les vitraux de plomb

étaient sans rideaux, les chandeliers sans cierge, la nappe d'autel et l'aube du prêtre sans ornement ni dentelle; mais, par conséquent, les pauvres paroissiens ne se privaient jamais d'un denier pour le service du culte, et ils priaient avec plus de confiance un Dieu humble et simple comme eux.

Ce qui dominait dans l'abbé Lebrun était une indulgence, une facilité à vivre extrêmes; il n'avait pourtant nulle faiblesse de caractère, mais cette bonté d'un père qui se sent vivre dans ses enfants, et ne peut se décider à leur causer la moindre peine.

Il n'avait rien à lui. Les enfants du

village venaient mordre à la grappe jusqu'aux vignes dont sa fenêtre était entourée, tandis qu'il écrivait ses prônes derrière les pampres verdoyants. S'il voyait la chèvre du voisin brouter la haie qui fermait son jardin, et après la haie les lilas et les chèvrefeuilles qui se trouvaient derrière, il se contentait de dire :

« Que la nature est bonne! ces fleurs, qui ne semblent faites que pour servir d'ornement à la terre, vont se changer en un lait nourrissant! »

Son temps ne lui appartenait pas plus que le reste; il était accessible à toute heure. La porte du presbytère fendue, délabrée, avait un cadre charmant de

campanules et de pariétaires, mais sans aucune serrure; la maison était toujours ouverte; chacun venait s'y installer pour conter longuement ses affaires et ses peines; et le curé écoutait tout le monde, assisté de sa vieille gouvernante Nicole, qui l'aidait dans cette partie de son ministère.

Le gros chien de garde *Padoux* avait aussi des façons tout hospitalières : au lieu d'aboyer contre les mendiants, il les accueillait honnêtement, et venait aussitôt les annoncer à son maître.

Mais c'était surtout dans les champs que le curé donnait ses audiences. Lorsqu'il sortait le soir, tenant à la main son

bréviaire, jauni pour avoir été mainte fois oublié à la pluie sur un banc du jardin, il prenait les sentiers découverts pour que chacun pût le voir de loin et venir à lui.

Il était bientôt entouré, et on réglait alors les affaires publiques du village.

Elles se terminaient d'ordinaire à la satisfaction générale, car l'abbé Lebrun était facile sur la discipline religieuse. Il laissait volontiers les vieillards prendre une pointe de vin et les jeunes gens danser à discrétion ; disant que si les chagrins et les maux viennent d'eux-mêmes, il faut bien aussi, dans l'ordre de la Providence, laisser venir à soi d'in-

nocents plaisirs. Il permettait le travail le dimanche quand l'ouvrage pressait; il permettait aussi parfois un plus grand nombre de fêtes qu'il n'y avait de saints fériés en paradis.

Il savait faire ressortir le caractère sacré, la joie pieuse des baptêmes, des mariages, et chaque sacrement avait sa poésie. L'allée qui conduisait au cimetière était bornée d'amandiers; une quantité de fleurs remplissait le champ funèbre; le charme du lieu y attirait souvent les vivants, et les morts avaient ainsi la fête du souvenir.

L'abbé Lebrun était venu desservir la paroisse Saint-Victor après la révolution,

dans la première année du rétablissement du culte, et il y avait alors douze ans qu'il exerçait dans cette campagne son pieux ministère.

Quoiqu'il vînt de compter cinquante ans, il paraissait très jeune encore.

Le prêtre cultivateur, allant sans cesse des labeurs de l'esprit aux rudes travaux du corps qui reposent la pensée, et de ceux-ci à la méditation religieuse qui rafraîchit l'être tout entier et le ranime, le prêtre cultivateur avait conservé une santé parfaite et une vigueur prodigieuse. Sa tonsure était encadrée d'une chevelure parfaitement noire, et, au milieu du hâle et des sillons empreints par

le travail de la terre, l'expression de sa figure ouverte, candide et sereine, n'avait que vingt ans (1).

Une nuit de Noël où un pied de neige couvrait la terre, le curé, en rentrant de dire la messe de minuit, se disposait à jouir du bon feu de bruyères, du plat de *mourtéro* et de la bouteille des grands jours, que madame Nicole avaient préparés pour le retour de son maître.

Le bon chien *Padoux* avait fini de monter sa garde au seuil glacé de la maison, et guettait son souper servi par terre.

(1) Les habitants des contrées de l'Auvergne qui ont connu l'abbé Lebrun, parlent encore avec un plaisir infini de l'excellent curé, et citent une foule de traits de sa bonté et de sa bienfaisance.

Madame Nicole regardait son maître se mettre à table avec la sensualité qu'éprouvent les bonnes ménagères à voir manger le repas qu'elles ont apprêté.

On entendit ouvrir la porte du presbytère et monter rapidement l'escalier.

C'était un pâtre qui arrivait en toute hâte, à demi nu, couvert de neige. Il dit, en ôtant son bonnet, que Claudine Desbois (une pauvre femme qui habitait une chaumière isolée à deux lieues de Saint-Victor) s'en allait à Dieu, et qu'il fallait bien vite que monsieur le curé vînt lui aider à mourir.

— Seigneur Dieu! s'écria madame Nicole en voyant son maître qui se levait

déjà de table, et le souper qui allait être de reste, pouvez-vous songer à sortir à cette heure !... Depuis le matin que vous êtes sur pied, à confesser et officier, vous auriez plutôt besoin de faire au moins un somme.

— Allons, Nicole, dit l'abbé, prépare vite mon équipage.

— Quel équipage !... vous n'avez rien pour vous mettre en route.

— Mon grand manteau, mes souliers neufs, mon bâton.

— Votre manteau est encore tout mouillé, vos souliers neufs ont des trous; il n'y a que le bâton qui est en bon état.

— Donne-le, et allume la lanterne.

— Par un temps pareil ! peut-on songer à s'embarquer dans un chemin perdu !

— S'il est perdu je le retrouverai.

— Et pour aller dans une maison frappée de malédiction, où depuis un temps les maux fondent comme la grêle !

— Raison de plus.

— Le damné hibou a chanté toute la nuit sur le pignon... Il vous arrivera malheur.

— Que veux-tu qu'il m'arrive ?

— Est-ce qu'on sait... de ces temps-ci les loups se promènent que ça fait peur.

— Padoux va venir avec moi.

Le grand et gros chien-loup, aussi bon

qu'il était laid, s'était déjà levé des cendres, et sans regarder davantage son souper, montrait en se dressant à côté de son maître, qu'il était tout disposé à le suivre.

— Prends ta lanterne, mon vieux, lui dit l'abbé, en lui rappelant son service.

— Oh ! monsieur, attendez au moins au petit jour, insista Nicole, qui venait à l'instant même d'entendre de nouveau le cri du hibou.

— Et crois-tu donc que Claudine attende le jour pour mourir ! dit le pasteur en s'éloignant à grands pas.

Il entra à l'église, prit le Saint Sacre-

ment et se mit en route suivi du petit pâtre.

Padoux allait en avant éclairant le chemin ; secours qui devenait inutile, la neige ayant effacé toute trace de sentier et toute limite de terrain. Mais l'abbé Lebrun se dirigeait sur la situation des étoiles et son pied ferme et agile fendait rapidement le flot de glace déroulé devant lui.

Après deux heures de marche, un toit de chaume au milieu d'un horizon complétement désert signala la cabane de la mourante.

Autrefois, il vivait là un heureux ménage de paysans. Desbois et sa femme

possédaient une maison et un coin de terre qu'ils faisaient valoir seuls. Tous deux de caractère un peu fier et sauvage, ils avaient recherché cet endroit isolé de toute habitation, et s'y tenaient strictement à l'écart, sans communications avec les autres villageois. Ils vivaient de leur affection mutuelle, et du bonheur de la propriété, de l'amour de la terre, si puissant chez l'homme des champs.

Mais il y avait alors trois ans le tonnerre, tombant sur leur maison, avait promptement allumé les gerbes amoncelées dans le haut, et dévoré la récolte avec toute l'habitation.

Desbois avait ardemment disputé son

bien au fléau ; courant de la rivière au bâtiment embrasé, entrant dans l'eau jusqu'aux genoux pour puiser plus vite, se jetant dans les flammes pour atteindre au cœur de l'incendie.

Mais dans cette lutte avec le feu du ciel, il avait été doublement vaincu. Pas une pierre de sa maison n'était restée debout, et une maladie mortelle, suite de cet événement, l'avait enlevé lui-même au bout de quelques jours.

C'était auprès de sa femme qu'arrivait maintenant le consolateur des mourants. Claudine, depuis le désastre et la mort de son mari, s'était abritée dans une petite grange que lui avaient laissée les

flammes et s'épuisait à cultiver seule la terre pour en tirer quelque subsistance.

Peu de mois après son veuvage, ayant mis au monde deux petites filles jumelles, elle s'était efforcée de vivre encore pour nourrir ses enfants de son lait et soutenir leurs premiers pas, ajoutant à grand'peine un jour après l'autre. Maintenant que sa tâche était achevée elle en ressentait la fatigue mortelle, et elle quittait cette terre difficile aux pauvres qui ne se reposent que dessous.

Les paysans du lieu, un peu hostiles aux Desbois (comme les hommes le sont toujours envers ceux qui, en cherchant la solitude, semblent faire peu d'estime

de leurs semblables) disaient que la ruine, la misère de la cabane isolée étaient sans doute une punition du ciel, que la maison Desbois était frappée de malheur, et le serait jusque dans ses derniers descendants.

L'abbé Lebrun, en entrant dans l'ancienne grange, ne distingua d'abord rien. Les faibles jets de la lanterne erraient sur des parois, des solives également noires et humides. Trois personnes, la mère et ses deux filles devaient être dans la cabane, et cependant pas un souffle, pas un mouvement ne s'y faisait entendre.

Le curé se dirigea vers un enfonce-

ment dans lequel était sans doute couchée la famille.

Promenant sa lumière sur un tas de paille recouvert de lambeaux de laine brune, il en vit sortir deux petites têtes blanches et roses, garanties seulement du froid par leurs épaisses boucles de cheveux. Au cœur de la nuit, où le sommeil agit fortement sur la nature, les deux petites filles dormaient paisiblement.

A côté de là, un rayon de la lanterne se répandit sur le grabat où reposait la la mère. Elle était morte.

Une de ses mains tenait encore le cru-

cifix sur lequel elle avait prié à sa dernière heure.

Son agonie avait dû être rapide et venait sans doute de finir, car on voyait encore une longue larme sillonner son visage d'une pâleur luisante et glacée : cette goutte d'eau n'avait pas eu le temps de sécher, et la vie s'était déjà retirée de ce sein qu'elle animait.

Le prêtre eut le cœur déchiré à la pensée de cette mort solitaire qu'il n'avait pu adoucir, de ces angoisses qu'il n'avait pu partager, de tant de souffrances qui s'étaient endurées sans lui ! il ne put d'abord que pleurer.

Mais lorsqu'il ramena ses regards vers

les enfants qui dormaient près de la couche mortuaire, ses yeux étant mieux faits à l'obcurité, il aperçut sur le mur, au-dessus des deux pètites blondes, des caractères grossièrement formés à l'aide d'un charbon. Il était difficile de les lire ; mais l'abbé avec beaucoup d'attention parvint à distinguer ces mots :

« *Homme de Dieu, prenez pitié de mes enfants.* »

Il leva les yeux au ciel et répondit :

— Je le promets!

Ensuite, il dit les prières des morts sur le corps de Claudine.

Il n'y avait aucune assistance à cette funèbre cérémonie, que deux enfants en-

dormis et le petit pâtre agenouillé en silence. Mais la tristesse profonde qui pénétrait le sein du prêtre, donnait à sa voix une onction divine; son âme se répandait avec tant de douceur dans les versets des psaumes qu'on pouvait croire que les esprits célestes y répondaient d'en haut.

Ce devoir accompli, le curé laissa le pâtre dans la cabane pour la veillée mortuaire, et sortit en emportant les deux enfants dans ses bras.

Sur le seuil, les deux petites filles s'éveillèrent à l'air vif du dehors. Mais elles reconnurent le bon curé qui venait souvent les visiter, et demeurèrent suspen-

dues à son cou, heureuses et caressantes.

Une difficulté se présentait sur le moyen d'emmener les deux enfants.

En marchant dans la neige les deux petites filles en auraient jusqu'au cou; le curé ne pouvait les emporter toutes deux, ayant besoin de son bras droit pour sonder le chemin avec son bâton. Dans cette occurence, il commença par asseoir bien mollement l'une d'elles sur le dos de Padoux, lui recommandant de se tenir ferme de ses deux mains au cou du chien; prit il prit l'autre sur son bras gauche.

Ainsi disposée, la caravane se mit en marche.

Le chien allait en avant, portant la

lanterne entre les dents et la petite écuyère en croupe : l'instinct et la connaissance qu'il avait des lieux lui faisaient choisir la ligne convenable pour ne pas donner dans les fossés effacés ou les champs hérissés de souches sèches; le curé venait ensuite avec son cher petit fardeau, et marchant avec bien plus de mesure et de précautions qu'il ne l'avait fait en arrivant.

On ne voyait dans tout l'horizon qu'une immense nappe de neige, qui au loin se teignait d'une teinte sombre sous le reflet du ciel le plus noir. Un frisson glacé courait sur toute la terre, durcissant la surface du sol et faisant fendre les arbres,

d'où s'élevait sods la bise mordante un sourd gémissement. Au-dessus, régnaient ces ténèbres si profondes et si longues de l'hiver, qui est le règne de la nuit et du mal.

Dans toute cette étendue d'une blancheur uniforme, la lanterne décrivait seulement un cercle lumineux, qui glissait lentement en traçant une ligne droite dans l'espace. Ce point éclairé franchit ainsi plus d'une lieue et demie, que la petite escorte parcourut dans un recueillement et une attention extrêmes.

A cette distance de la cabane, et par conséquent à une demi-lieue à peu près du village de Saint-Victor, le curé vit

devant lui, à une vingtaine de pas à gauche de la ligne qu'il avait à suivre, une masse noire qui se détachait sur le fond blanc du sol.

Il pensa que c'était un tronc d'arbre renversé, et quelques branches sèches qui se dressaient à l'extrémité, le confirmèrent dans cette idée rassurante.

Mais en avançant, il observa quelques mouvements dans cette masse sombre et informe.

Il regarda avec plus d'anxiété...

Le mouvement cessa, mais des lueurs phosphorescentes sortirent de ce point... Bientôt cet éclat fauve disparut aussi, et un craquement aigu et prolongé parvint

jusqu'à l'abbé..... Il ne pouvait plus en douter, la masse noire était formée par le groupe de l'arbre mort et de deux loups qui trompaient leur faim en dévorant sur le tronc d'arbre quelques lambeaux d'écorce.

Le curé sentit un frisson glacé courir dans ses veines, et serra son enfant sur son cœur.

Le chien, qui avait déjà reconnu le danger, hérissa son poil, mais ne détourna pas la tête.

L'un et l'autre continuèrent d'avancer, sans hâter ni ralentir le pas, sans rien changer à la direction qu'ils avaient à suivre.

Il est très rare que les loups, hors le cas où ils sont aiguillonnés par une faim extrême, osent livrer à l'homme une franche attaque : mais si le pied du voyageur trébuche contre quelque obstacle, s'il est arrêté par la frayeur ou s'il prend la fuite, aussitôt l'animal féroce se précipite sur lui.

L'abbé passa donc devant le tronc d'arbre sans laisser percer aucun signe de crainte, et en tenant seulement son coup d'œil oblique fixé sur les ennemis.

Ceux-ci ne bougèrent pas de place : mais ils cessèrent de ronger l'écorce et demeurèrent en arrêt.

Le point funeste était dépassé et le curé

avait déjà franchi quelque distance, lorsque ses terreurs revinrent avec plus de force ; son ouïe, surexcitée par l'imminence du péril et dans le silence de la campagne, percevait à quelques pas derrière lui un faible craquement de neige... Il comprit que les loups s'étaient mis sur ses traces.

L'étendue qui se déroulait partout également sombre et solitaire n'offrait pas le moindre espoir de secours. Forcé de cheminer ainsi sans presser le pas, et entendant derrière lui ce son presque imperceptible, et cependant si effrayant, l'angoisse du pasteur était déchirante.

L'abbé Lebrun était pourtant d'un ro-

buste courage et d'une humeur assez audacieuse. Seul avec son chien et son bâton; il n'eût pas été fâché de se mesurer avec ces horribles bêtes qui désolaient le pays, et d'essayer un peu d'en avoir raison...

Mais ces pauvres petites filles !...

Il sentait pour elles une frayeur mêlée de pressentiment funeste... Il croyait encore entendre les paysans dire que cette famille *était frappée de malheur*.... Le génie du mal, qui avait pris la forme de l'incendie et de la misère pour atteindre cette maison, ne paraissait-il pas maintenant sous celle de ces loups hideux, acharnés à leur proie.

Il avançait, et le son des pieds sur la neige se faisait toujours entendre à la même distance.

Le chien allait son chemin, l'oreille droite, le sourcil froncé, mais sans laisser échapper un grondement, ni dévier de la ligne tracée.

Les deux enfants, par ce même instinct qui fait simuler la mort à l'insecte qui se sent menacé, restaient immobiles et retenaient leur haleine.

Enfin la perspective changea. Un escarpement découpé au sommet des formes aiguës surgit à l'horizon.

C'étaient les maisons du hameau de Saint-Victor et les pointes des rochers

entre lesquels il est assis. On pouvait y distinguer, à une lumière isolée dans les ombres, la place du presbytère, la seule maison du village où on veillait encore à cette heure.

Le curé à cet aspect pressa un peu le pas.

Soit que cette manifestation de crainte enhardît les loups, soit qu'à l'approche des lieux habités, où il faudrait abandonner leur proie, la rage de la faim les rendit plus résolus, ils quittèrent leur pas morne et mesuré, et serrèrent les voyageurs de plus près par derrière.

Le curé les entendit aller, venir, tournoyer à pas pressés sur la neige, com-

battus entre les divers instincts féroces et lâches qui forment leur nature... Enfin ils vinrent se placer fixes et menaçants devant lui.

Les bêtes fauves étaient alors assez près pour qu'il pût les distinguer. Il voyait leurs yeux flamboyer dans des orbites rouges, leur gueule s'entr'ouvrir en montrant des crocs aigus, leur souffle ardent s'échapper de leurs narines en épaisse vapeur, leurs longs et maigres flancs palpiter d'une faim dévorante.

L'un des loups fit un mouvement en arrière. En même temps, le chien, qui ne les avait pas perdus de l'œil, posa

doucement la petite fille qu'il portait sur la neige et se dressa devant elle.

Il avait compris le mouvement du loup, qui, à cet instant, s'élança sur lui.

Ils luttèrent avec rage, se serrant, se tordant ensemble, s'élevant dans des bonds furieux ou se roulant sur le sol avec des morsures, des déchirements horribles, couvrant la neige autour d'eux de flots de sang noir et de lambeaux de chair.

L'autre loup grondait sourdement, sa gueule se couvrait d'écume, mais il hésitait encore devant un homme armé d'un bâton.

Le curé restait fixé à sa place et pâle

d'épouvante ; il sentait qu'à une attaque de son ennemi l'enfant qu'il tenait dans ses bras serait sa première victime ; s'il se retournait pour la poser derrière lui, le loup saisirait ce moment pour l'assaillir...

Pressant plus étroitement la petite fille contre lui, il brandit de l'autre bras son formidable bâton pour se tenir en défense.

L'animal, irrité de ce mouvement de son adversaire, s'élança la gueule ouverte pour lui sauter à la gorge; mais un coup de toute violence lui ensanglanta la face et le fit retomber sur lui-même.

Il se releva saisi de rage et revint à la charge.

Malgré les coups qui le déchiraient à chaque bond, il s'acharna jusqu'à ce qu'il pût atteindre son adversaire; enfin il le saisit, et, se suspendant à lui, il lui tint l'épaule entre les dents...

Une minute encore, et il allait le jeter sur la terre et le dévorer...

Mais à l'instant il lâcha prise avec un rugissement terrible.

Le chien, qui avait fini avec le premier combattant, s'était tourné contre celui-ci. Sautant aux flancs que le loup découvrait en se dressant, il y en-

fonçait les dents à les fouiller jusqu'aux entrailles.

Ce fut un nouveau combat entre eux.

Mais, grâce au ciel, le curé était alors délivré, il pouvait se joindre à Padoux, et il lui apporta en aide toute la vigueur de son bâton.

La victoire ne fut pas longtemps indécise : les deux loups restèrent agonisants dans une mare de sang.

Le curé devint tout à coup immobile et fondit en larmes.

Les deux petites filles, qui pendant la lutte étaient restées suffoquées et sans mouvements, s'agitèrent en tendant les bras à leurs deux libérateurs, et cou-

vrirent de baisers le gros chien et le bon curé, qu'ils unissaient dans leur tendre joie.

Délivrance touchante de la Providence ! tableau digne du jour, et qui resta perdu dans l'ombre, inconnu de tous au fond de cette solitude de neige !

Peu de temps après, le pasteur eut regagné les maisons de Saint-Victor.

Quel bonheur après une telle angoisse de retrouver son presbytère bien clos, sa bonne gouvernante, son feu de fougère pétillant !... et de déposer les deux petites filles sauvées au coin de ce foyer !

Madame Nicole cependant, en voyant revenir son maître chargé de deux en-

fants qu'il apportait au logis, demeura stupéfaite. Elle apprit bientôt ce qui s'était passé, et tout en frémissant des dangers du pasteur dans cette nuit aventureuse, tout en rendant grâce au ciel de l'avoir secouru, elle en revenait au sujet de son ébahissement et de ses inquiétudes.

— Sainte Vierge! disait-elle, nous voilà donc deux enfants...

— Leur mère est morte! répondit le curé.

— Mais qu'en ferons-nous, de ces petites filles?

— De bonnes et dignes femmes, l'honneur de la paroisse.

— C'est qu'elles n'ont rien sur terre...

— Rien qu'une cabane, qui tombera sous le premier coup de vent.

— Il faudra donc les garder à notre charge ?

— Ah ! je n'ai pas accepté l'héritage à bénéfice d'inventaire.

— Les loger, les nourrir, les vêtir, les élever ?...

— Et les doter, les marier, n'est-ce pas !... Tu crois donc que ce sont des hirondelles qui vont croître et devenir comme père et mère en une année... Elles seront longtemps encore des enfants..... ce ne sera que dans une quinzaine d'an-

nées qu'il faudra pourvoir à leur établissement, et d'ici là...

—Vous aurez fait fortune, sans doute... en donnant tous les jours plus que vous n'avez !

Mais, tout en gourmandant de la sorte, Nicole ne restait point oisive : elle caressait les enfants, leur faisait boire du lait chaud, lavait les blessures de Padoux, servait pour la seconde fois le souper de son maître.

Puis, après avoir écouté encore le récit du combat avec les loups, après avoir vu son maître se reconforter enfin du plat de *moustéro* et de la bouteille du crû, et Padoux revenu à lui s'étendre

mollement sur sa couverture, elle laissa reposer les vainqueurs, et se retira dans sa chambre, emportant avec elle les petites filles, qu'elle déposa dans son propre lit.

Pour elle, ce fut près de la fenêtre qu'elle alla s'asseoir; car un rayon du jour commençait à tomber à cette place, et la bonne gouvernante songeait déjà à se mettre à l'ouvrage.

Faisant vaillamment le sacrifice de son jupon neuf de bouracan et de son meilleur fichu de madras, elle y tailla un trousseau complet pour les orphelines: deux petites robes bien chaudes et deux bonnets dignes de deux jolies figures.

Les enfants furent installées au presbytère.

Leur présence n'y apporta que douceur et bénédiction. Il manquait ces roses de printemps au sanctuaire de paix et de bonté.

Quelque pauvre que fût la demeure, on ne s'aperçut pas du surcroît de charge que causaient les nouvelles venues.

La chèvre, qui avait broutési impunément les lilas du curé, venait d'elle-même chaque matin apporter son lait aux petites filles, sans que la maîtresse y trouvât rien à redire; la présence des enfants faisait pleuvoir à la cure les noix, les pommes, les châtaignes; du

reste, leur couvert était mis à toutes les tables.

Quant à l'entretien, les robes de bouracan duraient éternellement; tandis que la ménagère les lavait, les deux petites jouaient sur le gazon, vêtues comme Ève, de leur innocence; puis les robes revenaient en aussi bon état que jamais.

Comme deux oiseaux gazouillant dans la maison, les enfants tenaient peu de place et faisaient beaucoup de bruit. Leurs chants, leurs rires, leurs petits pieds courant toujours, entretenaient une animation continuelle; vague et mélodieuse expression de bonheur.

On n'en laissait pas tout le partage au

curé. Chacune des habitantes du hameau était un peu la mère des orphelines.

Les jolies petites créatures faisaient la joie des maisons, le délassement des travaux; on renonçait à la frugalité habituelle pour qu'elles eussent des gauffres et de la crême dans la demeure où il leur plaisait de dîner; on suspendait le labour pour les faire danser aux chansons, ou les balancer sur des tiges d'arbres enlacées; et lorsqu'elles étaient ainsi allées travailler dans les champs, elles faisaient leur rentrée au village mollement bercées dans les paniers d'un ânon, ou assises triomphalement au sommet d'un char de foin fleuri.

Des instants de recueillement pieux interrompaient seuls ces joyeux ébattements. Chaque matin, Nicole faisait faire la prière aux enfants devant la fenêtre de laquelle on découvrait à l'horizon, par la situation d'un monticule, la place de la cabane où elles étaient nées. Elles étaient initiées au maheur en apprenant à connaître leurs parents, pour qui elles priaient tous les jours.

Cependant les années se passèrent, et on pensait que les orphelines, sous l'ombre bienfaisante du presbytère, étaient abritées pour toujours de la fatalité, qui, selon la croyance du pays, pesait sur la famille Desbois.

CHAPITRE DEUXIÈME

II

Les deux Marie.

Six années s'étaient écoulées.

Les enfants étaient devenues charmantes petites filles, jolies toutes deux, éclatantes de fraîcheur, ravissantes de physionomie, mais d'une organisation

et d'un caractère complétement différents.

L'une était d'une vivacité, d'une pétulance indomptables, ne rêvant que les jeux et le plaisir. Curieuse à l'excès, elle voulait toujours connaître ce qui était au-dessus de sa portée; indocile et volontaire, sa nature la portait surtout vers le fruit défendu, et, quelque mésaventure qu'il pût lui arriver de ses désobéissances, loin d'en prendre leçon, elle se livrait à l'instant à quelque nouveau coup de tête. Aussi, sa journée se passait-elle à faire des choses dont madame Nicole, malgré la grande habitude, ne pouvait jamais revenir.

D'une gourmandise folle, elle jetait la poêle à bas pour saisir les châtaignes à moitié cuites, ou renversait la bouteille de M. le curé et approchait ses lèvres sous le jet de rubis ; elle arrachait les fleurs qui eussent fait longtemps l'honneur du jardin pour les respirer un instant, et enlevait prestement le chapelet de sa bonne gouvernante pour en faire sauter les grains bénits dans la fontaine; si on la laissait seule dans les champs, elle courait après les serpents et tâchait de saisir leur corps bigarré et chatoyant; elle eût consenti volontiers à être mordue par eux pour contempler un moment leurs brillantes couleurs..... On pouvait

voir qu'elle serait toujours prête à jouer sa vie pour un plaisir.

Mais avec cela gracieuse et séduisante au possible, charmante à voir et charmante à entendre, remplissant la maison de son chant mélodieux, comme un rossignol en cage ; bonne, aimante à l'excès, apportant une sorte de passion dans les effusions de son cœur, broyant les coiffes de madame Nicole et les rabats du curé dans ses ardentes et nerveuses caresses, et se faisant tout pardonner en étouffant les gens de baisers.

L'autre petite fille ne trouvait de bonheur qu'à faire bien.

Le sentiment religieux, en germe chez

elle, se répandait dans tout son caractère.

Soumise de corps et d'âme, tout ordre avait pour elle un caractère sacré : elle se serait laissée mourir de faim à côté d'une jatte de lait, si on ne la lui avait pas tendue; elle ne se permettait non plus de dire et de penser que ce qu'on avait enseigné à sa jeune intelligence.

Aussi simple de sentiments que de pensée, elle vivait fraternellement avec les plus humbles habitants du presbytère. On la trouvait parfois endormie au soleil de la basse-cour et tenant un lapin entre ses bras ; elle aimait en sœur les chèvres, les poules du logis, et frayait

même avec les dindons, sans mépriser personne.

Toujours au service de tout le monde, elle émondait les branches de buisson aux génisses et apportait à manger aux pigeons qui ne volaient pas encore.

Secourir, protéger était dans sa nature, la conservation des moindres êtres lui semblait plus précieuse que la sienne. Elle allait souvent au milieu de l'orage abriter quelques légumes qu'elle avait plantés, ou couvrir de son tablier les poules épouvantées par le passage de l'aigle; un canard, qui s'était cassé la patte, et boitait plus que de raison, fut pendant longtemps l'objet de toutes ses

prédilections. Puis, quand elle en avait fini de tous ses soins charitables, elle priait Dieu pour les animaux et les plantes de son domaine.

Lorsque les deux petites filles étaient venues au monde ensemble, on n'attendait qu'un enfant et on n'avait préparé qu'un nom ; l'imagination n'était pas assez prompte au village pour en trouver de suite un second ; ainsi les deux jumelles s'appelaient *Marie*.

Cela n'amenait cependant pas de confusion dans l'intérieur de la famille : le curé et la gouvernante avaient pris l'habitude de donner à leur voix une inflexion qui désignait celle des deux en-

fants qu'ils voulaient appeler : le nom de Marie prononcé d'un accent tendre et prolongé, faisait venir d'un pas recueilli la douce petite fille; d'un ton plus vif et plus impérieux, il faisait accourir le petit démon.

Telles que les voilà, le pasteur les aimait toutes deux d'une tendresse inexprimable.

L'abbé Lebrun avait le sentiment de la famille développé au dernier point. C'était pourquoi, au lieu de se marier, et de comprimer ce vaste amour dans le cercle d'un seul foyer, il avait pris l'état de prêtre, où, en veillant sur toute une pauvre population, il pouvait donner à

sa protection paternelle l'extension la plus large et la plus généreuse. Cependant, c'étaient les deux orphelines qui, plus dépendantes de lui que de tout autre, et ne vivant que par ses soins, avaient la meilleure place dans son cœur.

Un soir que les deux petites filles avaient été plus charmantes que jamais, chacune à leur manière, et que le curé et même madame Nicole s'étaient pris à pleurer de joie à leurs caresses, l'abbé Lebrun, après leur coucher, disait à la vieille gouvernante :

— Eh bien ! Nicole... te souviens-tu ?... la nuit que je suis parti pour aller dans

cette maison *frappée de malheur*, et lorsque le hibou avait chanté sur le pignon, tu disais que ce voyage nous serait funeste...

— Et je le dis encore..... Le chant de l'oiseau de nuit appelle les larmes.

— Qu'est-il donc arrivé?.. Deux gentilles petites créatures, qui font notre joie au logis.

— Voilà seulement six années de cela, dit Nicole en hochant la tête; il y a encore bien des jours derrière la montagne.

— Mais ton oracle n'est pas revenu... il aura eu honte de s'être trompé.

— Attendez, monsieur...... Quand ces

hôtes-là ont marqué une demeure, ils ne l'abandonnent pas... le hibou reviendra.

Dans ce moment on apporta une lettre au curé. Il la prit avec une vague sensation de crainte. Soit que la croyance de la vieille femme agît sur lui à son insu, soit qu'une triste prévision se fît jour dans son âme, ce pli de papier lui causa une sensation de froid étrange.

La lettre annonçait que l'évêque de Clermont, en tournée dans son diocèse, arriverait à Saint-Victor le surlendemain.

Le jour suivant fut rempli tout entier

par l'émoi que causait la réception de monseigneur.

Cet honneur, toujours fort étourdissant et assez dispendieux, apporta d'autant plus d'embarras, le jour de la visite, que l'évêque montra dès son arrivée un front rembruni, dont les nuages ne s'éclaircirent point pendant la durée de l'office, ni même pendant la promenade et le repas qui vinrent ensuite.

Malheureusement, ce prélat était de ceux qui font gloire au rigorisme, faute de mieux. Il entretenait la discipline la plus sévère parmi ses diacres, et s'en faisait honneur en temps et lieu.

La victoire du salut était gagnée par

sa milice. Étant parfois très indulgent envers lui-même, il se montrait rigide à l'égard des autres, et balançait ainsi ce qu'il y avait de licence dans sa conduite. Ayant besoin qu'il lui fût beaucoup pardonné auprès de Dieu, il faisait volontiers faire pénitence pour lui à ses frères de l'église.

En sortant de table, et tandis qu'on mettait ses chevaux à sa voiture, il emmena le curé Lebrun dans la chambre haute pour avoir avec lui une conférence particulière.

Il s'assit dans un fauteuil, à la place où le curé écrivait ses sermons, derrière les pampres de vigne, parce qu'il

pourrait voir de là le moment où son équipage serait attelé à la porte de la cure, et ne pas perdre de temps pour son départ.

Sans regarder celui auquel il s'adressait, il dit avec un suprême bon ton :

— Je me vois forcé, monsieur l'abbé, quoiqu'il en coûte à mon cœur paternel, de prendre une mesure de rigueur pour faire cesser le scandale qui règne ici.

— Le scandale ! s'écria l'abbé en tressaillant de surprise, et en tournant vers l'évêque un visage ouvert et candide.

— Mais, il me semble... ces enfants....

— Ah ! il s'agit de ces pauvres petites.

— Vous élevez ici deux petites filles, abbé... deux !

— Est-ce qu'il y a du mal ?

— Singulière demande !

— Je ne connais pas de canons de l'Église qui le défendent.

— Singulière ignorance !... Vous croyez donc que le presbytère peut abriter une couvée d'enfants ?

— Pourquoi non, si la Providence, infinie dans ses bienfaits, permettait au pauvre prêtre d'étendre sa charité sur un grand nombre d'orphelines ?

— Sa charité... à la bonne heure... des orphelines... je n'en doute pas... Mais en admettant tout cela, il y aurait encore

dans la présence de ces deux enfants de graves inconvénients.

— Lesquels, monseigneur ?

— Quand ça ne serait que de faire songer le prêtre aux joies de famille, dont il est privé.

— Oh ! pour cela, monseigneur, je ne regrette rien... Quel plus beau partage en ce monde que d'être pasteur d'un pauvre hameau, d'être envoyé vers les plus infimes des hommes, vers ceux qui ont le plus besoin de secours, de consolation, pour les secourir, les consoler ! de venir abriter ceux que le monde oublie sous l'aile bienfaisante de Dieu.

— Sans doute, dit l'évêque en cares-

sant sur sa poitrine le ruban violet, signe de l'épiscopat ; et alors il faudrait vous en tenir là. Mais qu'une partie de vos ouailles habite sous votre toit, que des enfants viennent croître et fructifier au sein de la cure, c'est une perturbation sans exemple dans l'Église.

— Les enfants visités par Dieu purifient l'air où ils habitent ; leur présence chasse les mauvais instincts, les passions grossières..... De tout petits enfants, armés d'une baguette, gardent aux champs d'indomptables tauraux ; si jeunes et si faibles, ils tiennent en respect de redoutables brutes : ils nous peignent ainsi le

pouvoir mystérieux que Dieu mêle à leur innocence...

Le prélat, qui, pendant ces mots avait regardé par la fenêtre et vu sa voiture attelée, dit d'un ton plus bref :

— Revenons au sujet qui m'amène. Votre conduite m'oblige, quoiqu'avec bien du regret, comme je vous le disais tout à l'heure, à vous faire changer de paroisse au plus tôt. Vous irez desservir un village des Pyrénées qui manque depuis longtemps de pasteur, à cause de l'insalubrité du climat..... C'est avec une douleur infinie, vous n'en doutez pas, que je me vois forcé de vous placer aussi mal... Mais il y a nécessité absolue... et

j'ai déjà désigné votre successeur à cette cure.

L'abbé Lebrun pâlit profondément et garda un moment de silence. Quand il eut reprit la force de s'exprimer, il répondit, en faisant de violents efforts pour retenir ses larmes :

— Il suffit... monseigneur... Je partirais... Mes pauvres petites orphelines seront adoptées par tout le village.... qui les chérit et les regarde comme une bénédiction.

— Du tout, du tout, ce serait d'un très mauvais effet pour la mémoire que vous laisseriez ici, et, pour votre successeur, d'un pernicieux exemple. Il faut que

ces enfants soient renvoyées de la commune.

— Renvoyées... abandonnées !... Elles, grand Dieu !... quand j'ai promis sur le corps de leur mère d'en prendre soin toute ma vie.

— Vous avez eu tort.

— Tort ! répéta l'abbé avec violence.

Mais il s'arrêta aussitôt, baissa les yeux, et reprit d'une voix profonde :

— C'est possible, monseigneur. Mais enfin, ces pauvres enfants ne sont pas coupables de ce tort ; et perdues par ma faute, que vont-elles devenir ?

— Où étaient-elles quand vous les avez prises ?

— Sur le seuil d'un tombeau... Elles y descendront bientôt elles-mêmes..... ou seront réservées à des malheurs plus grands !

— Je dois enfin vous le dire, par l'intérêt que je vous porte, dit le prélat en se levant pour sortir. Il n'y a pas d'autre choix pour vous que de faire ce que l'Église ordonne par ma voix, ou de subir dix années d'interdiction dans une maison correctionnelle de Clermont.

— Oh ! oui, oui ! s'écria l'abbé avec exaltation, je subirai cette honte, cette réclusion ; je serai privé d'air, de lumière..... Mais ces enfants ! ces enfants seront sauvés !...

Il s'interrompit tout à coup, muet et glacé; ses bras tombèrent, sa tête se pencha sur sa poitrine.

Il le comprit trop vite, le parti qu'il allait prendre était une révolte. Le prêtre doit obéir, contre sa raison, contre sa conscience; le prêtre est soumis, comme le soldat, à l'obéissance passive. On dit au soldat : Va te faire tuer, et il marche; on dit au prêtre : Souffre, et il doit souffrir jusqu'à la mort..... Il le savait quand il avait reçu les ordres; il avait accepté ce devoir rigoureux : il fallait le remplir.

Le prélat, impatienté de son silence, l'interrompit violemment :

— Eh bien, monsieur, dit-il, achevez donc votre réponse !

— Non, monseigneur, non, prononça lentement l'abbé Lebrun, ce n'est pas là ma réponse. Je n'en puis faire qu'une seule, j'obéirai !

— Il suffit, dit l'évêque. Votre changement de cure vous sera annoncé officiellement demain ; vous partirez sous huit jours. Il faut que d'ici là ces enfants soient chassées de la commune, qu'il n'existe plus trace de ce scandale, et que la pureté, l'innocence reviennent régner dans ce pays... auquel je vais, à cet effet, donner en partant ma bénédiction.

L'évêque descendit rapidement. L'abbé

Lebrun n'eut pas la force de dire un mot, de faire un mouvement. Il resta à sa place, appuyé sur la table pour se soutenir, et les yeux fixés sur la fenêtre par laquelle il pouvait encore apercevoir son supérieur.

Nicole, étonnée d'avoir vu le prélat descendre seul, monta vivement dans la chambre de son maître.

En trouvant l'abbé pâle comme la mort, immobile et les yeux hagards, elle jeta les hauts cris, lui fit mille questions, et voulut aller chercher du secours.

Il la retint avec force, sans détourner les yeux de la voiture dans laquelle il venait de voir monter l'évêque.

— Paix ! paix ! dit-il. Il n'est pas encore parti... il va revenir... révoquer cet ordre affreux...... C'est impossible qu'il n'ait pas pitié d'elles !... Il sentira un regret... un remords ! il reviendra !...

Le carrosse s'ébranla. Une commotion violente retentit dans le sein du malheureux prêtre. Son œil fixe, ardent, demeura cependant attaché sur la marche de cette voiture qui soulevait une ligne de poussière entre les deux rangs d'arbres de la route. Tant qu'il pouvait la découvrir, il croyait la voir s'arrêter... revenir sur ses pas... Mais à un détour du chemin, elle disparut subitement...

l'espace redevint solitaire, la poussière retomba, et tout fut fini !

L'abbé trembla de tout son corps, s'affaissa sur lui-même, et demeura étendu sans connaissance sur la pierre.

Quand il revint à lui, au bout de quelques instants, il lui fallut assumer de nouveau le fardeau de ses peines, et apprendre en quelque sorte une seconde fois qu'il allait quitter Saint-Victor, et qu'il devait, avant ce temps, en exiler les deux enfants de son cœur !... plus cruellement éprouvé que le patriarche, qui n'avait du moins qu'un fils à sacrifier !...

Dès le lendemain, tout le village fut

instruit du départ de l'abbé Lebrun. Nicole, après avoir passé la nuit près de son maître, saisi d'une fièvre ardente, était allée, tandis que les villageois attelaient la charrue à la blancheur de l'aube, leur raconter le funeste événement. »

Les travaux furent suspendus ce jour-là, et lorsque le curé se rendit au matin à l'église, tout le village se trouva amassé sur son passage.

Les bonnes gens ne savaient que pleurer, baiser les mains du curé, et répéter dans un entraînement de cœur insensé, comme ils le sont toujours :

— Emmenez-nous ! emmenez-nous !

— Hélas! mes enfants, disait le pasteur, vous êtes attachés à la terre qui vous nourrit; il n'y a plus d'existence pour vous au-delà de la limite de vos champs... Ne vous en plaignez pas!..... Il n'y a rien de plus doux que de vivre et de mourir au lieu où on a mis son cœur... Oh! que je voudrais être comme vous, assuré de rester toujours sous le ciel que j'aime, et de reposer ensuite sous les arbres qui m'ont abrité!...

Pendant les jours qui suivirent, il n'y eut pas un instant de sérénité au hameau: on ne voyait partout que des fronts mornes et baissés; les habitants allaient chaque matin à la messe; sans

s'expliquer ce qui se passait en eux, ils avaient un plus grand besoin de prier, et se sentaient plus portés à rêver qu'à fournir leur journée habituelle; l'ouvrage n'allait pas; et le soir ils avaient peine à toucher à leur repas.

On voyait tout le jour quelques-uns d'entre eux, hommes et femmes, rôder autour du presbytère en s'essuyant les yeux, et regarder aux fenêtres du curé.

Quand les uns s'éloignaient, il en venait d'autres.

Comme dans certains couvents d'autrefois, on se relevait pour chanter continuellement à l'autel; ces braves cœurs entretenaient sans le savoir un culte

d'adoration perpétuelle auprès de leur bon curé.

Quand vint le dimanche, veille du départ de l'abbé Lebrun, celui-ci vit, en arrivant sur la grande place du hameau, le cabaret fermé, l'arbre de mai dépouillé du bouquet qui annonçait le bal du soir, l'estrade du ménétrier enlevée.

Ces signes de deuil touchèrent si profondément l'abbé, qu'il fondit en larmes, et, dans ce moment, il se mêla à sa souffrance une douceur d'âme infinie

Mais le plus difficile de son sacrifice était de quitter les deux Marie.

Il n'avait dit à personne l'ordre cruel qui frappait les orphelines. Il les tenait

assises sur ses deux genoux, et leur prodiguait des caresses dont chacune était un adieu. Après bien des combats, il avait pris la résolution déchirante de les bannir lui-même de la paroisse.

Il eût été bien naturel de laisser l'acte de sévérité à remplir à son successeur ; mais d'abord, cet étranger pouvait y mettre une froideur et une dureté qui briseraient les pauvres petites créatures ; ensuite, la connaissance de cet arrêt barbare soulèverait dans tout le hameau une haine violente contre celui qui l'avait porté, et le prêtre devait, aux dépens de toutes ses larmes, épargner cet outrage à l'Église.

Il vit bientôt se lever ce jour où il ne lui était plus possible de différer le bannissement de ses deux filles. Il eut le courage de ne pas attendre le soir, afin que les enfants eussent toute la journée devant elles pour obtenir de la charité le gîte où elles devaient passer la nuit suivante.

Dans ces malheureuses campagnes, il n'est pas rare de voir des enfants abandonnés errer en demandant l'aumône, et vivre au jour le jour des dons de la pitié. Le pasteur ne jetait pas ses filles adoptives dans un malheur hors ligne, inconnu, il les plaçait seulement dans la plus misérable des conditions, et il sen-

tait en lui cette douleur poignante, déchirant à la fois le corps et l'âme, que connaissent seulement ceux qui ont souffert dans leurs enfants.

Après avoir rempli un panier de provisions, il prit les deux Marie par la main et descendit avec elles dans la campagne.

Jamais le temps n'avait été si beau. Un splendide soleil de mai dorait les airs, les rochers, la verdure ; l'horizon se dévoilait jusqu'au lointain le plus profond, et on voyait partout la terre dilatée, souriante et fleurie.

Le curé suivait pour gagner la route de Clermont, sur laquelle il voulait déposer

les enfants, un chemin de traverse qui descend d'une colline boisée, et après avoir passé sur un pont rustique la rivière coulant à la base, remonte sur une colline, également enveloppée de magnifique verdure.

La terre était couverte d'autant de fleurs que de brins d'herbe ; tous les insectes s'élevaient de leur abri, et leurs tourbillons chatoyants continuaient dans l'espace les flots de couleurs fraîches et brillantes dont le gazon était paré ; les hêtres, les châtaigniers, balançant doucement leurs rameaux, recevaient la vie par chaque souffle d'air chaud et pur qui passait à leur cime ; les oiseaux qui rem-

plissaient leur feuillage chantaient la fête de ce jour avec tant d'éclats de joie, qu'on eût dit que le bonheur arrivât dans cette contrée pour y demeurer toujours...

L'abbé Lebrun pensait à la nuit de Noël, où, six années auparavant, il était seul aussi dans la campagne emmenant ces deux petites filles avec lui.

— O mes enfants! disait-il en lui-même, pendant la nuit d'hiver où je vous emportais dans mes bras, la nature était âpre, désolée, la neige couvrait la terre, le ciel ne versait que glace et ténèbres... Et pourtant, combien j'étais plus heureux qu'à présent!... Je vous recueillais

dans mon sein, je vous conservais la vie, et mon âme palpitait de joie... Je vous défendis alors des loups, Dieu sait avec quelle ardeur!... Que ne puis-je vous défendre encore des ennemis plus cruels qui viendront peut-être vous assaillir!... Maintenant, au lieu de ces ombres, de ce désert sauvage, tout n'est que splendeur dans le ciel et sur la terre, et je souffre mille morts!... Ah! le bonheur n'est qu'en nous-mêmes!

Le père des orphelines sentait à chaque pas de plus défaillir son courage; il demandait à Dieu la force d'accomplir le sacrifice; il cherchait à ranimer son espoir en songeant que c'était peut-être or-

gueil de sa part de se croire seul capable de soutenir ces enfants, que la Providence avait des secrets bien plus puissants que les siens pour secourir les êtres abandonnés, les orphelins de toute la nature ; il regardait les oiseaux des champs qui vivent sans aucune subsistance assurée et visible, par un miracle continuel de la bonté suprême... Mais il songeait aussi que les oiseaux ont des ailes pour se soustraire aux dangers... Alors il regardait ses deux pauvres petites... et fondait en larmes.

Il portait tour à tour l'une des deux Marie dans ses bras, afin de ménager leurs forces pour le moment où elles

marcheraient seules. Il regardait à chaque instant autour de lui pour observer le ciel et les vents; si un seul nuage se fût levé à l'horizon, s'il eût pu craindre d'exposer ces faibles êtres à la rigueur du temps, sans savoir quel parti prendre ni que devenir, il se serait refusé à accomplir la terrible condamnation.

Arrivé sur la hauteur de la colline qui fait face à Saint-Victor, il s'arrêta dans un endroit qui domine la route de Clermont, à peu près à cent pas de distance.

Il y avait là une haute pierre aiguë qui gardait l'eau du ciel dans une espèce de bassin creusé à sa base, et qu'on nommait dans le pays *la Roche-aux-Bois*. Le

curé fit asseoir les enfants vers une souche énorme, reste des chênes séculaires qui abritaient autrefois cette pierre, et plaça sur le tronc coupé les provisions qu'il avait apportées.

Lorsque les deux Marie eurent pris gaîment un excellent repas, l'abbé Lebrun leur dit qu'il était forcé de les quitter, qu'une loi plus forte que sa volonté l'y contraignait, mais qu'il en aurait le cœur déchiré jusqu'à son dernier jour. Il les supplia au nom du ciel de penser à lui, de l'aimer toujours, de faire que son souvenir et la tendresse qu'elles garderaient pour lui aidassent à les conserver

pures, à les préserver de toute faute irréparable dans la vie...

Il leur dit mille choses encore, le bon curé, qui, oubliant leur âge, épanchait près d'elles toutes les émotions de son âme.

Les pauvres enfants cependant ne comprirent rien, si ce n'est qu'elles allaient s'en aller seules sur la route. Les paroles de leur père adoptif pénétraient dans leur esprit sans qu'elles pussent en saisir la portée ; ce ne fut que plus tard, lorsque la mémoire leur rappela ces tristes adieux que le sens leur en fut révélé.

Ce départ n'avait pour les enfants au-

cune impression de tristesse ni de solennité. Elles ne savaient point ce qu'était l'éloignement, l'absence, encore moins la solitude, l'abandon ; elles partaient pour entrer dans un monde inconnu, aussi paisiblement que si on les eût envoyées pour jouer seules au jardin.

Le curé les embrassa encore. Puis il les mit sur le sentier qui conduisait à la grande route, et les fit partir... à la grâce de Dieu !... comme deux pauvres petits oiseaux à qui on donne la volée.

Elles descendirent en se tenant par la main, en suivant les détours du sentier, en s'arrêtant aux fraises qui rougissaient dans les touffes verdoyantes du bord ;

puis, se rapprochant l'une de l'autre, elles continuèrent à marcher ensemble... Leurs têtes blanches et roses disparurent peu à peu, se confondant avec les touffes d'aubépine du chemin...

Le curé tomba à genoux sur le sommet de rochers, il joignit les mains et pria de toute la ferveur de son âme, le regard plongé dans la profondeur du ciel.

CHAPITRE TROISIÈME

III

Dora.

Dans une belle maison de la place Saint-Georges, et au fond d'un somptueux appartement, un jour d'hiver de l'année 1826, une des premières cantatrices de l'Opéra était à son lever.

Le luxe merveilleux de sa chambre à coucher était empreint de ce désordre habituel aux artistes, et qu'ils apportent de leur mansarde dans l'hôtel où la fortune les installe. Mais tous les objets amassés dans ce voluptueux réduit avaient tant de fraîcheur et d'éclat, que leur confusion présentait un chaos charmant.

La pièce était tendue de soie bleue, retenue par des joncs d'argent ; le jour pâle de l'hiver qui venait mourir sur les stores bigarrés s'égayait de leurs vives couleurs, et jouait dans l'intérieur en nuances vaporeuses.

La pendule de porcelaine marquait les

heures au milieu d'une guirlande de roses ; des flots de rubans, de fleurs, de dentelles débordaient des armoires à glace entr'ouvertes, et représentaient la corne d'abondance placée aux mains de la dame du lieu ; des instruments de musique rappelaient l'art prestigieux sur lequel reposait cette existence brillante et fugitive ; des diadèmes, des bouquets de plumes, épars çà et là, semblaient aussi exprimer sa souveraineté éphémère.

Cette célèbre actrice, nommée Dora, était assise devant le miroir de sa toilette, surmonté d'un voile de dentelle doublé de rose. Dans la profondeur de la

glace se dessinait une figure pleine de charme.

Les contours de ce visage étaient fins et suaves ; une expression de fierté tranquille et douce siégeait sur un front élevé et des sourcils bien arqués ; il était impossible de voir des yeux noirs plus limpides et plus radieux ; un sourire d'une grâce indicible errait sur la bouche, d'un rouge vif et nettement accusé ; des fossettes creusées dans les joues continuaient le charme de ce sourire sur le reste du visage.

La taille de la jeune femme était grande, souple, élancée, sa peau d'une blancheur chaude et rosée, ses mou-

vements empreints d'élégance et de mollesse.

Ce n'était pas une figure d'une régulière beauté, mais on aurait pu dire d'une séduction régulière, car tous ses traits et tout son ensemble concouraient à un attrait irrésistible... On voyait admirablement dans cette jeune figure penchée devant la glace la femme armée de sa toute-puissante faiblesse.

Engagée depuis six mois seulement à l'Opéra, la cantatrice en était alors à la jeunesse de sa réputation..... Temps heureux ! où l'enthousiasme se montre aveugle et délirant comme l'amour, prêt à tout accepter et à tout pardonner, jus-

qu'au moment où vient l'admiration mesurée, raisonnée et refroidie par la critique, puis la simple estime du talent, arrachée à un public blasé par les continuels efforts de l'artiste, et enfin l'injustice et le dénigrement, amers jusqu'à la mort...

Si la jeune actrice avait aimé, ces sentiments passagers n'avaient été que déception.

Avec une âme aussi passionnée que la sienne, elle aurait pu être brisée de ces durs revers. Mais son art l'avait consolée de tout. Elle croyait maintenant que l'amour était accessoire dans la vie, qu'il s'agissait seulement dans ce monde d'être

une grande musicienne, de connaître tous les secrets de l'harmonie et d'en traduire dans sa voix les ineffables beautés.

Comme rien ne l'avait trompée dans sa chère croyance, il y avait en elle toute la sérénité de la jeunesse assurée et confiante; sa figure resplendissait de foi, d'espoir, d'enthousiasme, on aurait pu dire d'innocence.

— Est-il venu du monde ce matin? demandait en ce moment Dora à la femme de chambre qui arrangeait ses cheveux devant la toilette.

— Mais une cinquantaine de per-

sonnes... comme tous les jours, répondit Jenny.

— Et rien de nouveau ?

— Non..... Des messieurs du beau monde, qui venaient présenter leurs hommages à madame... J'ai toutes leurs cartes dans ma poche.

Et la jolie caméristе, après avoir fouillé dans son petit tablier, commença à lire :

— M. le comte de...

— Brûle.

— M. le duc de...

— Brûle... Toujours des ducs et pairs, des seigneurs de l'ancien régime, qui font la cour aux actrices par tradition.

— Mais ces messieurs ont de fort ai-

mables *traditions*... On a envoyé ce matin à madame des présents magnifiques... J'aurais dû les apporter ici.

— Va donc me chercher tout cela.

Jenny sortit, et rentra bientôt les mains remplies, les bras chargés de divers objets qu'elle déposa sur un guéridon.

C'était d'abord un surtout de table en orfévrerie du plus beau travail, où des amours artistement sculptés tendaient déjà leur corbeille pour recevoir les fruits qu'on allait leur confier. Puis un cachemire aux palmes merveilleuses, une écharpe de superbe dentelle, enfin un tapis des Gobelins qui allait semer des

fleurs sous les pas de la divinité encensée de tant d'hommages.

Ces présents étaient signés de grands noms. Chacun venait accompagné d'un billet du donateur, dans lequel celui-ci tâchait de faire ressortir sa générosité autant que son amour.

Après s'être amusée un moment de ces nouvelles richesses, la jeune femme demanda qui était venu encore dans la matinée.

— Mais... plusieurs artistes de notre théâtre qui désiraient s'informer des nouvelles de madame.

— Ces chers amis !..... J'irai les voir tous aujourd'hui.

— Et puis tous nos pauvres.... C'est le premier du mois.

— Jenny, il faudra augmenter la pension de quelques-uns..... J'ai revu ma liste..... il y a là des vieillards, des infirmes qui ne reçoivent pas assez.

— Augmenter, c'est bientôt dit..... Il n'y a plus rien dans la bourse aux aumônes.

— Prends dans l'autre.

— Il n'y a pas davantage... Vous avez déjà vendu à un juif cette belle parure d'émeraude... c'est un meurtre!

— Elle me venait du grand compositeur allemand... Je l'ai donnée pour faire élever ce pauvre petit joueur de vielle

qui était tombé de froid au coin de la rue..... Entre artistes il faut s'obliger.

— Maintenant nous attendrons l'argent de notre directeur.

— Non, je ne veux pas attendre..... l'hiver est trop dur pour les pauvres.

— Que ferez-vous?

— Une chose bien simple... Tiens, ce cachemire vient de chez Delisle... Il y a de tout dans cette maison-là. Tu vas aller changer ce châle contre des étoffes bien communes, bien chaudes, nous en habillerons plusieurs familles... Ce tapis est superbe; le marchand nous le changera aussi pour de petits lits complets, que tu feras porter aux adresses que je te

donnerai... Ce beau surtout... Ma foi, l'orfévre nous en donnera de l'argent monnayé... Ce sera pour augmenter la pension de mes pauvres... Ainsi, tu entends bien : tu vas aller...

— Mon Dieu, madame, ce n'est pas difficile... vous me faites faire tous les jours des commissions semblables !

— De cette manière, les folies de mes adorateurs deviennent des œuvres de sagesse.

— Aussi la foule en est grande...

— Des amours ou des bonnes œuvres ?

— Mon Dieu ! des uns et des autres.

— A la bonne heure.

— Mais j'ai oublié de dire à madame

que ces messieurs lui adressaient mille félicitations sur son triomphe d'hier..... car toute la ville était à l'Opéra.

— Vraiment !

— Salle comble !..... Il y avait des ministres, des ambassadeurs, des princes étrangers. On dit que de hauts personnages de l'église s'étaient glissés dans les baignoires. . Et au paradis, on voyait des pauvres diables qui avaient dû sacrifier leur dîner pour venir à l'Opéra.....
Quant au monsieur de l'avant-scène...

Oh ! je l'ai vu, lui.

— Madame sait de qui je veux parler?

— Un jeune homme...... toujours à la même loge d'avant-scène...

— Et d'un extérieur infiniment remarquable.

— C'est ce qu'il m'a semblé.

— Moi, je le trouve admirable, prononça gravement Jenny. Une figure noble, ouverte, une tournure charmante; il n'a sur lui ni or ni diamants, et semble toujours paré comme un prince... Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus beau et de plus distingué que ce M. Albert de Vareins.

— Tu sais son nom ?

— C'est l'ouvreuse qui me l'a dit..... Elle l'aime beaucoup, l'ouvreuse.... Elle a aussi remarqué que ce monsieur ne vient au spectacle que les jours où on

entend madame Dora.... que même pendant la représentation il n'est occupé que d'elle... qu'il la regarde, l'écoute de toute son âme pendant qu'elle est là ; puis ensuite se retire au fond de sa loge, ne donnant plus un coup d'œil au spectacle, et rêvant... on ne sait de quoi.

— Elle a vu tout cela ?

— C'est si naturel de regarder..... Moi aussi, j'ai remarqué depuis longtemps la belle figure de M. de Vareins.... On s'en aperçoit d'autant mieux qu'il a toujours à ses côtés un petit brun, borgne à ce que je crois, laid à faire peur !... Oh ! celui-là ne s'émeut pas du spectacle, lui ! Dans les plus beaux moments il reste là, sombre,

immobile comme le hibou, auquel il ressemble.

— Mais hier, il y avait encore d'autres personnes dans la loge..... D'abord un homme âgé d'une très belle apparence, d'un aspect digne, imposant, noble et gracieux à la fois.

— C'est le père de M. Albert, le comte de Vareins, qui habite ordinairement Villeneuve-Saint-Georges, et qui était venu passer un jour à Paris pour entendre le nouvel opéra.

— Et puis, à côté de lui, une jeune fille de seize à dix-sept ans, une figure délicate, chaste et pure, un front de vierge encadré de cheveux blonds, de fines et

légères couleurs comme une marguerite de printemps.... Elle n'avait point l'air d'être au spectacle... Au milieu de la foule et du bruit. elle semblait retirée en elle-même, paisible et recueillie, comme dans une église où elle eût été seule à prier sa madone.

— Comme madame l'a bien observée!

— Oui... de la coulisse... en attendant mon entrée en scène..... Mais cette jeune fille ?

— Est la pupille de M. le comte de Vareins et la fiancée de M. Albert.

— Tu sais encore cela ?

— Toujours par l'ouvreuse, qui a causé avec les domestiques.

— Voyons, il est tard, dit en changeant de ton la jeune actrice, au lieu de me conter tout cela, range donc un peu cette chambre..... Tiens, mon costume d'hier n'est pas seulement plié.... Et toutes ces fleurs, que font-elles sur ce fauteuil?

— Ce sont les bouquets qu'on a jetés hier à madame.

— Mets-les dans le grand vase de Sèvres.

— J'ai cru que madame ne se souciait plus de ces bouquets... elle en reçoit tant!

— C'est égal, quand je sens leur parfum, il me semble être encore sur la scène, respirer l'admiration, l'enthou-

siasme !..... J'ai besoin de les avoir près de moi pour rester dans mon atmosphère.

— Grâce au ciel, il n'en manque pas... A chaque tombée de rideau, c'est une pluie de bouquets, de couronnes !

— Mais, dit la belle actrice en regardant ces fleurs à demi flétries, voici un singulier bouquet... tout de fleurs d'oranger... comme celui d'une mariée.

— Je vais le mettre tremper.

— Non, donne-le moi..... il sent si bon !... Qui a eu la bizarre idée de m'envoyer cela ?

— Mais c'est M. Albert de Vareins, dont nous parlions à l'instant.

— Tu crois?

— J'en suis sûre, je l'ai vu jeter.

— Ainsi M. de Vareins... puisque c'est ainsi que tu l'appelles, est épris de mon chant?

— Tout ce qu'il y a de plus épris.

— C'est comme tant d'autres... Il me jette des bouquets... encore comme tant d'autres..... Mais pourquoi cette singulière idée de fleurs d'oranger?

— Rien n'est plus clair. Ce bouquet veut dire : c'est amour pur, légitime, rempli de respect que vous m'inspirez. Voici des fleurs de mariage qui peignent la nature de mes sentiments. Je vous offre mon nom, ma fortune et ma main.

— Bah! et sa fiancée, qu'en fais-tu dans tout cela?

— Je n'en sais rien; mais il est facile de lire la pensée qui s'exprime ici..... *Je vous offre mon nom, ma fortune et ma main.* Il y a cela dans le bouquet.

— En vérité!

— J'en jurerais.

— Tu ferais mieux d'achever de m'habiller... Il faut que je sorte bien vite.

— Madame ne peut pas mettre ses gants, ses bracelets, elle tient toujours ce bouquet.

— Mets-le tremper.

— Il n'y a plus de place.

— Jette les autres.

A l'instant où Dora était près de sortir, on entendit une voiture entrer dans la cour de l'hôtel.

— Vois ce que c'est, dit la jeune femme à Jenny.

— Un équipage que je ne connais pas, répondit celle-ci en regardant par la fenêtre... Une livrée grise et bleu de ciel... extrêmement élégante... Un domestique descend..... Il apporte une lettre à madame...

Un instant après, le pli de papier fut entre les mains de la jeune actrice. Elle l'ouvrit avec nonchalance... mais un léger tressaillement se fit sentir en elle en

voyant au bas de la page le nom d'Albert de Vareins.

Elle renvoya à l'instant sa femme de chambre, ayant besoin d'être seule pour lire cette lettre.

Sans se l'avouer, Dora partageait l'opinion de Jenny sur les sentiments de M. de Vareins. Elle avait seulement parfois rencontré le regard de ce jeune homme ; mais, dans ce regard, l'admiration, l'enthousiasme avaient un caractère grave, profond, qui faisait pressentir une de ces passions toute puissantes sur les destinées.

Ce fut donc avec l'émotion qui préside

aux instants d'une certaine solennité qu'elle ouvrit cette première lettre.

Elle contenait seulement ces mots :

« Madame,

» Seriez-vous assez adorablement bonne pour embellir de votre présence un déjeûner que je donne après-demain à des amis intimes, dans ma retraite des Champs-Élysées. Si vous tenez à ce que cette faveur de votre part demeure secrète, ma voiture sera à votre porte à deux heures, et mes amis vous promettent d'avance le silence.

» J'ose espérer qu'aucun engagement ne vous empêchera de condescendre à mes vœux, quand je vous aurai juré que

votre consentement sera un sujet de bonheur inexprimable et de reconnaissance éternelle pour celui qui se dit à vos pieds

» Votre plus ardent admirateur,

» Albert de VAREINS. »

— Quelle insolence ! s'écria Dora en laissant tomber dans une sorte de consternation sa main qui tenait la lettre..... Quelle insolence ! répéta-t-elle en froissant violemment le papier et en le jetant au feu. C'est admirable ! pour la première entrevue aller déjeûner chez lui !... tête à tête avec vingt jeunes gens !.... On me promet le secret... Nous en sommes déjà au mystère... au mystère égayé par

le vin et les joyeux propos... Ah ! M. de Vareins, vous oubliez trop que dans une actrice il y a encore une femme !

Aussitôt elle prit ce qu'il lui fallait pour écrire, et traça rapidement ces lignes :

« Monsieur,

« On ne déjeûne que chez des amis. Vous le pensez bien ainsi, mais vous croyez qu'une cantatrice est d'avance l'*amie* de tous les hommes qui admirent son talent et se font admirer d'elle par leur rang et leur fortune. Cette opinion est trop flatteuse pour que ma modestie ne m'engage pas à la repousser à l'instant. Je dois donc vous dire que vous

m'êtes complétement étranger, et qu'ainsi je ne puis accepter votre confiante invitation.

» Soyez tranquille, monsieur, je ne prendrai le prétexte d'aucun engagement pour refuser, et vous dirai simplement que je ne veux pas assister à la fête à laquelle vous daignez me convier.

» DORA. »

Dora fit partir de suite sa lettre. Ensuite elle resta quelques instants la tête appuyée dans ses mains, et revit l'image d'Albert de Vareins tel qu'il lui avait apparu bien des fois penché sur le devant de sa loge.

Cette belle figure, d'une expression

toujours grave et souvent triste, cette empreinte d'élévation et de dignité étaient incompatibles avec les petites prétentions, les fatuités, les ridicules des jeunes gens à la mode qui ne sont que cela. On ne comprenait pas sous ces dehors imposants et d'une distinction rare, l'homme qui peut user de procédés inconvenants et faire preuve du plus mauvais goût du monde, celui d'agir légèrement envers une femme avant de savoir si elle le mérite.

Il y avait entre M. de Vareins et la lettre signée de lui, un intervalle que la pensée ne pouvait franchir.



CHAPITRE QUATRIÈME

IV

Albert de Vareins.

Le lendemain matin, trois jeunes gens étaient réunis dans le salon d'un élégant pavillon, situé aux Champs-Élysées, dans l'avenue Sainte-Marie.

L'un, en robe de chambre, était encore assis devant la table ronde sur laquelle on avait servi le déjeûner; l'autre, en costume très soigné, malgré l'heure matinale, s'adossait nonchalamment à la cheminée; le troisième, assis un peu à l'écart et la tête entre ses deux mains, était absorbé dans la lecture d'un vieux livre posé sur un guéridon.

Le parfum du thé régnait encore dans l'atmosphère, mêlé aux vapeurs du cigare, qui, abondamment exhalées, répandaient un voile d'opale sur les riches lambris de cet intérieur, et montaient en flôts d'encens vers des bustes, des statuettes représentant les grands hommes

du jour, vers des portraits de chevaux de course placés entre de belles panoplies.

Sur la table ronde, une lettre ouverte était posée au milieu des tasses de Chine et des journaux.

Albert de Vareins, assis devant cette table, et drapé de son enveloppe de velours grenat, laissait voir sur son visage altéré les signes de vives agitations intérieures.

Son ami, Martial Duvilliers, l'air insouciant et dégagé, ne paraissait occupé qu'à se réchauffer au foyer pétillant.

Ferdinand, le secrétaire de M. de Vareins, qui l'accompagnait habituellement

à l'Opéra, et avait été remarqué de mademoiselle Jenny pour sa disgrâcieuse figure, restait assez éloigné de ces messieurs, en dehors de leur entretien, et tout entier au livre dans lequel s'enfonçaient son regard et sa pensée.

Après avoir lu la lettre de la belle cantatrice, qu'Albert avait trouvée la veille en rentrant et venait de communiquer à Martial, les deux amis étaient restés quelque temps dans le silence, et réfléchissant de manières bien diverses.

Vareins reprit la parole le premier en disant à Martial Duvilliers, avec un sourire amer :

— Eh bien, puis-je savoir votre pensée

sur cette réponse à la belle épitre que vous m'avez fait écrire?

— Pauvre ami! dit Martial d'un air attendri, te voilà bien à plaindre pour ce premier revers!

— Non, car je m'y attendais... J'espérais même qu'il en serait ainsi.

— Alors, pourquoi donc ce front sinistre?...

— Vous vous trompez, dit Vareins avec une exaltation concentrée. Je suis heureux... trop heureux peut-être!

— Voilà une singulière idée et une plus singulière réticence.

— Je veux dire simplement que tout ceci me touche peu.

— Ah !

— Je pense comme vous, messieurs : faire outrage à une actrice n'est pas de plus d'importance que de briser une de ces fleurs de la Chine.

Après avoir frappé violemment sur la tasse de porcelaine, il se leva, marcha à grand pas dans le salon, et s'approcha de son piano, dont il tira pendant un instant des notes assez lugubres.

— Allons, Vareins ! dit Martial, tu t'en prends à moi !

— Nullement, répondit Albert d'un ton acerbe. J'ai prêté l'oreille à tes principes, j'ai cru à tes conseils, j'ai fait une sottise et voilà tout.

— Je voulais remettre dans sa voie un amour qui s'égarait... Et je le veux plus que jamais.

— Encore ?

— Certainement. Je prévoyais bien ce premier refus, et c'était ce qu'il nous fallait pour reprendre l'attaque d'une manière plus vive... Ainsi, tandis que tu étais là à te désoler.. quoi que tu veuilles en dire... moi je réfléchissais sérieusement. Et j'ai déjà dans ma tête un plan tout tracé qui ne demande qu'à se traduire en œuvre.

— Oh ! grâce de tes inspirations!

— Tu les connaîtras malgré toi, et malgré toi aussi tu en viendras peut-

être à les suivre... Tu parlais de punch tout à l'heure, nous en prendrons quelques verres, et en buvant tu ne pourras m'empêcher de parler.

M. de Vareins ayant accédé à cette proposition par un signe de tête, Ferdinand, qui occupait un emploi dans sa maison comme nous l'avons dit, se leva, et alla commander aux domestiques un bol de punch qui fut bientôt apporté.

La liqueur enflammée ayant été posé sur la table entre les deux amis, Martial dit en attirant une troisième chaise :

— Et vous... monsieur Ferdinand... un verre de punch et un cigare.

Mais le jeune secrétaire était déjà re-

tourné s'asseoir à sa place retirée, et il s'inclina en silence.

— Mon cher Ferdinand ne fume pas et ne boit guère, dit Albert... Il n'en est pas moins pour moi de bonne et douce compagnie.

— Mais pourquoi ces exclusions, jeune homme? demanda Martial.

— Je ne crois pas, répondit Ferdinand, avoir été pourvu par la nature d'un surcroît de raison qui me permette d'en laisser une partie dans les vapeurs du rhum et du havane.

— Vous avez tort... ces heureux excitants font mousser l'esprit ; il monte, il

pétille, il est plus fort dans la lutte et plus brillant dans le calme.

— Tout cela est nécessaire dans la vie du monde, il est vrai... mais ce n'est pas à celle-là que je suis destiné.

Le jeune secrétaire, en disant ces mots, releva la tête. Un de ses yeux se leva noir, brillant, expressif, l'autre enfoncé dans l'orbite, et à demi voilé de sa paupière, restait dans une nuit éternelle. De plus, la figure marquée de cette triste difformité était anguleuse et bronzée; d'épais cheveux noirs et une barbe taillée en pointe l'ombrageaient encore; les seuls avantages qu'on pût y découvrir étaient un front large et beau, quoique

marqué d'une profonde cicatrice, et une physionomie intelligente, digne et calme.

Ainsi, par ce seul mouvement de tête ajouté à des paroles, Ferdinand avait pu faire reconnaître que la solitude devait être en effet pour lui l'élément le plus propice.

Au bout d'un instant, il fut replongé dans son intéressante lecture, et ne pouvant plus faire attention à ce qui se disait autour de lui.

Les deux amis étaient d'ailleurs placés assez loin dans l'embrasure de la fenêtre et à demi enveloppés par ses amples rideaux.

La chaleur du punch commençait à

monter à la tête d'Albert, son cœur débordait d'angoisses, le regard de Martial était sympathique, entraînant ; aussi le jeune Vareins, par un mouvement irrésistible, passa tout à coup du ton âpre et concentré qu'il avait eu jusque-là, à un abandon complet et à une entière effusion de cœur.

— Que j'ai souffert hier soir, s'écria-t-il, pendant toute la durée de ce spectacle !

— Où tu vas avec tant de bonheur pour entendre *la diva*, dit Martial surpris.

— Oui, mais mon père et cette jeune Estelle étaient là.

— Eh bien ?

— Je sentais en moi des luttes, des tourments... qui n'étaient encore que le prélude de ce qui m'attend... Martial, il y aura un déchirement terrible dans ma vie !

— Que dis-tu ?

— Tu sais que mon père veut me faire épouser sa pupille... Si ce n'était qu'un mariage de convenance, il me serait bien facile de m'y soustraire ; mon père est bon, ses idées sont larges, ses sentiments élevés, il ne m'imposerait jamais pour loi de vaines considérations de rang et de fortune... Mais Estelle n'a rien, à ce que je crois, sa famille est peu

connue ; ce sont donc des intérêts d'un autre ordre qui décident de ce mariage.

— Et lesquels?

— Je n'en sais rien... Mais mon père me dit qu'il y va de son repos, de son honneur ; qu'à ce prix seulement il peut mourir en paix.

— Et rien de plus ?

— Il m'apprendra, dit-il, les motifs qui le guident au moment de mon union avec sa pupille... Et ce moment approche... Il faut absolument, à ce que dit mon père, que le mariage ait lieu avant la majorité d'Estelle... Et Estelle, avec son organisation frêle, délicate, et sa candeur de physionomie qui lui donnent

l'air d'un enfant, a près de vingt et un ans.

— Mais cette volonté...

— Oh ! mon père est loin de croire qu'elle soit tyrannique ! Il me donne une jeune fille douce, belle, élevée sous ses yeux dans toutes les vertus, et se repose dans la sérénité de cette pensée.....

Tous les tourments sont pour moi !

— Enfin, que veux-tu dire avec ton désespoir ?... A ce que je comprends, tu seras le mari d'une femme charmante... et tout ton malheur se borne là.

Albert, qui, pendant ce dialogue, avait bu à coups pressés, s'écria :

— Le mari d'une autre, quand je

l'aime, elle! avec passion, avec délire, quand je veux à tout prix...

Il s'arrêta à ce mot, mais Martial fixa sur lui un regard pénétrant, en disant avec sévérité :

— Albert!

— Eh bien, oui!... dit celui-ci avec violence.

— Toi! tu veux épouser une actrice!

— Je le veux depuis que je la connais... Je le veux quand je la regarde et l'écoute avec idolâtrie...... Je le veux encore quand j'ai cessé de la voir, et dans tous les instants de cette vie ardente, tempêtueuse qui m'est faite.

— Mais y as-tu bien pensé?

— Il le faut pour qu'elle m'appartienne à jamais! C'est une merveille de grâce, de beauté, de talent; c'est un trésor entre toutes les femmes, une créature d'élite, telle qu'il en tombe si rarement des mains de Dieu!... Et moi, faible, obscur, perdu dans les rangs de ses adorateurs, en m'unissant à elle, je vais la posséder seul! pour toujours!... A cette pensée, mon front bat, mon sang bouillonne... Il me semble que je la vois au milieu d'un de ces triomphes de la scène, quand tout ce peuple enthousiaste voudrait se prosterner à ses pieds... que je la prends dans mes bras et l'emporte au fond d'un sanctuaire de solitude et d'amour... Je

me dis alors : Tous les hommes étaient mes rivaux, j'ai triomphé d'eux tous!... Elle m'appartient, elle n'est plus en ce monde qu'à moi seul !

— Malheureux !... c'est du délire.

— C'est une ambition ardente, une volonté absolue... Non, je ne trouve pas de mots pour peindre cette aspiration toute puissante, mystérieuse !.. c'est une destinée à laquelle je me sens poussé..... Il faut que je l'atteigne ou que je meure !

— Pauvre Albert!

— Comprends-tu maintenant ce que je souffre entre Dora et mon père ?

— Oh ! la raison viendra à ton secours.

— La raison… la tienne peut-être !… Je l'ai déjà éprouvée….. L'autre jour, quand j'étais effrayé moi-même de ma résolution, j'ai écouté tes leçons, tes conseils… Tu rabaissais l'amour d'une actrice, j'ai eu le courage de t'entendre… Tu me disais que de telles femmes devaient être traitées légèrement, j'ai voulu te croire… Que sais-je, en effet? je ne les connais pas… Étourdi un moment de tes vaines théories, j'ai écrit ce que tu as voulu… Et cette lettre décidait de mon sort… Si Dora eut accepté cette invitation inconvenante, se fut montrée à ce point facile et légère, je ne songeais plus à mes projets; mes remords envers mon

père, mes luttes, mes angoisses disparaissaient... mais aussi mon ardent espoir, mon suprême bonheur... Elle a refusé, elle a répondu avec dignité... Joie et désespoir, tout est revenu !

— Écoute, Albert, tu es insensé, mais je t'aime ! Je vais donc te parler sérieusement, comme une mère fait à l'enfant qui ne saurait la comprendre...

J'ai vu en toi depuis quelque temps le germe d'une passion profonde pour une actrice, et j'en ai frémi... Où aboutissent de tels sentiments développés dans toute leur force ? L'exemple le prouve : au suicide ou au mariage. Pour le moment, tu ne penses pas à te tuer,

mais à te marier. Si ce dernier dénoûment semble d'abord plus favorable, il est pire cependant que le premier...

Mon pauvre ami! tu n'es pas le premier fou qui ait voulu épouser une actrice célèbre! Séduit, égaré par la voix ou la danse d'une de ces reines de théâtre, plus d'un a prétendu s'approprier à lui seul l'idole de tous. On a essayé de réunir la vie agitée, brûlante de l'artiste, à la paisible existence de femme mariée; c'est toujours la première qui a prévalu; elle a dominé, brisé la seconde.

Il y a eu bientôt des ruptures écla-

tantes ; et les séparations judiciaires ont fait connaître la vie infernale que passaient les époux avant d'en venir là..... Demande aux tribunaux occupés à battre sur ces chaînes pour les briser, ce qu'elles avaient de poids et de douleurs ! Ensuite, le déboire, l'amertume de semblables scandales croissent à mesure qu'ils sont plus en vue, et dans ce cas la publicité est immense. Le public, accoutumé à entourer l'actrice, la suit dans les troubles domestiques, l'y tient sous son regard. Le mari, exposé ainsi à l'attention de la foule, reçoit les traits du sarcasme, de l'ironie, jusqu'à ce qu'il succombe sous leurs coups.

— Ainsi, à ton avis, dit Albert, le suicide vaut mieux ?

— Infiniment mieux.

— Et je dois au plus vite me brûler la cervelle ?

— Non, mais remplacer la passion folle, terrible, par un simple amour de jeunesse, rempli de poésie et de volupté près d'une femme artiste et charmante, et qui ne porte avec lui ni gravité dangereuse, ni regrets pour l'avenir... pour l'avenir où il aura passé sans laisser de tristes débris, et comme un parfum qui charme un moment et s'évapore.

— Tu vas m'engager encore dans de

ridicules tentatives dont il ne me restera que la honte.

— Tu es bien jeune, mon pauvre Albert ! tu n'as que deux années de Paris sur la tête ! Jusque-là, élevé à Villeneuve, dans la maison paternelle, tu n'as vu de près que ta digne mère et les femmes de sa société intime, vertueuses à trente quartiers ; tu n'as joué qu'avec la pupille de ton père, cette pure et virginale Estelle, qu'un papillon, en passant trop près de son front, ferait rougir ! Hors des lois de la délicatesse et de l'honneur, tu n'as pas l'ombre de savoir-vivre ; et je repousse d'avance toute ob-

servation de ta part sur le plan de conduite que je vais te tracer.

— Je me soucie peu de l'entendre.

— Tu n'es pas libre de refuser, Albert, tu es trop violemment épris pour que j'essaye de te faire renoncer à ton amour, mais il faut te maintenir dans des bornes où il n'entraîne pas de maux irréparables..... C'est à ton cœur haut placé que je m'adresse. Tu ne dois prendre au moins qu'à la dernière extrémité un parti qui briserait la destinée de ton père avec la tienne.

— Oh! oui... il est trop vrai... Eh bien, voyons, dicte-moi une conduite folle,

odieuse... Apprends-moi à profaner l'amour. Je t'écoute.

— Voici ce que j'imagine. Dora a refusé un déjeûner chez toi... un déjeûner qui, grâce au grand jour qui l'éclaire, est la plus décente, la plus morale des réunions... Il faut qu'elle vienne souper ici, et y passer gaîment la nuit à table avec nous.

— J'ai promis de t'entendre!... va!

— C'est jeudi prochain le bal masqué de la mi-carême, le dernier de l'Opéra. Je suis allé hier matin chez Durand prendre un costume pour cette nuit-là. Je venais de choisir un habit de garde française, et j'étais encore derrière un

tas d'uniformes de toutes couleurs, véritable bataillon carré qui me défendait des regards, lorsque Dora est entrée..... J'ai bientôt reconnu sa voix... presque aussi charmante dans la parole humaine que dans la langue des dieux... Après beaucoup d'hésitation, elle s'est décidée pour un costume de *sœur de charité*, et l'a fait porter dans sa voiture... Ce n'était pas mal choisir pour se déguiser, l'actrice allait de suite à l'autre bout de la chaîne et se faisait religieuse...

— Mais qu'est-ce que tout cela signifie?

— Je suis donc bien sûr de la rencontrer et de la reconnaître à ce bal... Je

m'attache à ses pas...... un peu tard, pour ne plus la quitter. Je cause avec elle, je la captive, car l'ardeur de réussir double mes moyens de séduction, je l'intrigue au dernier point, connaissant beaucoup de choses de son intérieur par mon domestique qui est lié avec sa femme de chambre... L'heure s'oublie... la foule est presque entièrement écoulée... Elle descend pour prendre sa voiture... Pendant ce temps-là mes domestiques, François et Alexis, qui sont garçons d'intelligence, ont grisé son cocher, son valet et emmené au diable l'équipage... Mais une voiture toute semblable à la sienne, un simple coupé

bleu de roi se trouve là... au milieu de cette sombre nuit d'hiver, et avec un domestique adroit qui, après avoir baissé le marche pied, se tient à l'écart, elle ne peut distinguer la différence, elle monte... Les portières, les glaces se ferment par un ressort qui ne peut s'ouvrir du dedans... l'heure avancée a rendu le boulevart et la route déserts... nos gens, nos chevaux franchissent les Champs-Élysées avec la rapidité de l'éclair, et la divinité descend dans la demeure.

— C'est bien, mon cher...... continue...

— Ici, un souper splendide, ravissant, est servi dans un sanctuaire orné par la

main des fées... Toi, le maître du lieu, tu es plus beau, plus séduisant que tout le reste... A force de respect, d'idolâtrie, tu fais pardonner ton audace... Et va! si on te refuse ta grâce, ce sera pour avoir le bonheur de te l'entendre demander une seconde fois!

— Martial, au lieu d'accomplir ce bel exploit, je me couperais la gorge avec qui voudrait l'entreprendre.

— Tu aurais raison, puisque le bonheur en revient à toi.

— Et voilà comme tu entends la séduction!... folie et violence!

— Dans le monde où tu as vécu; dans celui des actrices, c'est un souper et une

déclaration d'amour, choses toujours très bien venues.

— Mais qui ne devraient au moins pas se présenter sous les formes de l'impertinence et de l'outrage.

— Tu es déjà sur cette voie. Ta première lettre, très hardie, a été repoussée. Quand on s'est assez avancé pour avoir tort, il faut s'avancer davantage pour avoir raison. Écoute-moi, et je te réponds du succès.

Albert resta longtemps en silence, la tête enfoncée dans ses mains, tourmenté d'inquiétudes ardentes, en proie aux désirs les plus impétueux, aux craintes les

plus terribles qui pussent assaillir une âme aimante comme la sienne.

— Allons-nous méditer ainsi jusqu'à ce qu'il nous vienne des cheveux blancs, demanda Martial, ou me feras-tu bientôt l'honneur de me dire si tu veux enlever la divinité, oui ou non?

— Et sais-je ce que je veux! dit Albert avec violence. Je suis là, entre la fatale expérience du monde qui me domine malgré moi, puisqu'il faut bien la reconnaître, et puis, l'instinct de mon cœur qui me dit que tout cela est faux et vain, qu'on est aimé comme on aime, qu'il faut apporter l'amour confiant, loyal, dévoué, pour obtenir l'amour vrai, digne

et grand, le seul où mon âme aspire... Que puis-je vouloir, quand, en parlant d'elle, tu sembles si bien la connaître, et que, moi, je l'ignore autant que je l'aime... Je l'ai vue dans ce cadre prestigieux de la scène, mais de son existence de femme, je n'ai rien demandé, je n'ai voulu rien savoir..... Elle paraît au milieu de son élément enchanté, et on l'adore, elle chante et on en est transporté dans le ciel !... Mais après cela, où va-t-elle ?.... Est-ce un esprit pur d'harmonie et de lumière qui retourne dans son céleste sanctuaire!...... Est-ce une femme, qui se hâte de réaliser sa gloire en billets de banque et en vulgaires plai-

sirs.... O mon Dieu, qui me le dira !

— Pauvre enfant ! tu l'apprendras trop tôt... Mais je ne veux pas te faire souffrir, je veux te sauver... Tu es là dans une terrible alternative, brûlant d'offrir ta main et ton nom à Dora, frémissant de briser ainsi les intérêts les plus chers et les plus sacrés.... Tu es entraîné vers le premier parti par une puissance violente, irrésistible, soit, je le veux bien : mais pour l'honneur, pour la conscience, essaie au moins de t'y soustraire sans nuire à ton bonheur. Je t'en offre le moyen. Et, songes-y, je représente ici ton père. Connaissant le coup mortel qui le menace à son insu, ce sont ses

droits que je défends, ainsi tu dois m'entendre ; tu dois tout tenter avant de te jeter dans un acte de folie dont les suites seraient si funestes.... Albert, tu ne peux pas céder sans combattre, quand il s'agit de porter une atteinte éternelle au repos, à l'honneur de ton père.

Ils discutèrent ainsi jusqu'à ce que la nuit fût près de tomber. Martial, s'appuyant dans ses folles propositions sur l'amitié, la raison, les devoirs les plus sacrés, prit peu à peu le dessus et entraîna enfin son ami.

– Eh bien, soit! dit Albert la tête étourdie par les vapeurs du punch et ses

brûlants soucis. Fais tout ce que tu voudras... je m'abandonne à toi.

— Bravo, ami ! s'écria Martial transporté de joie, et l'esprit, aussi, passablement troublé. Bravo! j'ai envie de t'applaudir comme tu l'applaudis elle-même au théâtre..... Tiens, Albert, je répondrai dignement à ta confiance; je te promets un plein et glorieux succès ; si je réussis, j'aurai droit à ta reconnaissance éternelle; si je me trompe, je t'aurai fait faire une sottise, et nous nous battrons ensemble.

Albert tendit la main à son ami en signe d'assentiment.

Au moment où les deux jeunes gens

concluaient ainsi leur entretien, Ferdinand détacha enfin ses regards du livre dans lequel il était demeuré absorbé et se détendit les bras comme lorsqu'une longue tension d'esprit a engourdi le corps.

— Eh bien, monsieur le naturaliste, lui dit Martial, je suis sûr que vous avez poursuivi, atteint et dissipé tous les colibris du nouveau monde, tandis que nous étions à analyser le cœur d'une femme.

— C'est qu'il est plus facile, dit Ferdinand, de connaître les *passereaux* qui volent sur les rivages des Indes, que

le cœur des femmes placées sous nos yeux.

— Mais plus difficile de toucher à leur beau plumage.

— Qu'importe, quand on possède tout ce qu'on désire par la pensée?

— C'est ainsi que vous vous emparez de toute la nature... Vous n'avez ni lutte, ni revers à soutenir, la jouissance ne vous égare pas, et vous êtes toujours paisible.

— Aussi *paisible* qu'*heureux*, dit le jeune secrétaire.

Mais Ferdinand avait un accent étrange et presque sinistre lorsqu'il parlait de bonheur.

CHAPITRE CINQUIÈME

V

L'enlèvement.

Le dernier bal de l'Opéra, en l'hiver de 1826, était nombreux, brillant et animé.

Dans la foule des femmes auxquelles le carnaval permettait d'emprunter des parures fantastiques pour lutter d'attraits

et de coquetterie, on remarquait surtout une charmante *dame de charité* qui, au lieu de recevoir aucun avantage de la longue robe grise et du bonnet à grandes ailes qui l'enveloppaient, prêtait à cet humble costume l'élégance et le charme répandus dans toute sa personne.

Ce séduisant masque, comme nous le savons, était la cantatrice Dora qui, en prenant l'habit des filles de Saint-Vincent-de-Paul, avait seulement gardé la grâce exquise de ses manières et un bouquet entre ses mains à la place d'un chapelet.

Elle parcourait, depuis quelques instants, le foyer d'un air insouciant, ne

rencontrant personne dont il lui p. d'agréer les avances, et effeuillant des œillets et des marguerites avec l'oisiveté d'une jeune fille qui se promènerait seule au milieu de la campagne....

Elle s'apercevait cependant qu'un domino noir la suivait, depuis son entrée dans le foyer, cherchant à s'approcher d'elle ; mais en étant sans cesse empêché par le mouvement de la foule.

A l'instant même où elle remarquait ce personnage, Dora fut accostée par un brillant *garde-française.*

Martial, étant instruit du costume qu'avait choisi la belle actrice, lui montra, dès l'abord, la connaître parfaite-

..t. Il attira ainsi l'attention de la jeune femme, étonnée de se voir devinée sous son masque, avant même d'avoir prononcé une parole.

Ensuite, l'ami de Vareins s'imposa hardiment à la belle cantatrice, usant avec elle de la familiarité du bal qu'il tempérait cependant par une courtoisie exquise ; il fallait la circonvenir dans un entretien vif, pressé, intéressant, de manière à s'en emparer seul et à éloigner tout dangereux survenant.

Il avait en musique un jugement approfondi, un goût parfait et de fines appréciations qui lui permirent d'entretenir la virtuose de son art avec un cons-

tant intérêt. Connaissant aussi les œuvres de charité de l'excellente jeune femme, par des rapports subalternes, il prit occasion de son costume pour y faire allusion, et lui rappela divers détails de son intérieur, avec autant d'exactitude que s'il eût été le génie familier de sa demeure.

Ainsi, il put retenir longtemps sa belle captive dans les liens de l'intérêt et de la curiosité; et son esprit animé, sa gaîté communicative rendaient cette sorte de captation assez agréable à la jeune femme pour qu'elle n'en remarquât pas l'étrangeté, et y laissât aveuglément couler les heures.

Le rôle hasardé que jouait Martial dans cette soirée, ne se rattachait pas dans son esprit à un complot assez important pour qu'il fût réellement coupable de s'y prêter. Il ne voyait dans l'arrangement pris pour amener la belle actrice à présider un délicieux souper, qu'une manière d'agir un peu audacieuse, dont le respect et la galanterie sauraient bientôt réparer les torts. Pour lui, le seul point sérieux de cette affaire, était l'influence favorable que, dans son opinion, elle devait avoir sur la destinée d'Albert, auquel il était profondément attaché.

Vers la fin du bal, Dora était assise à l'extrémité d'une banquette.

Martial, debout, appuyé contre un piédestal, posé sur une jambe devant laquelle l'autre venait se croiser, se tenait penché vers la jeune femme. Il s'appliquait à la retenir dans les chaînes d'une conversation obstinée, dont la verve et l'entrain redoublaient à mesure que l'opportunité devenait plus imminente.

Le domino noir, qui était demeuré à une certaine distance de Dora, et sans doute à cette heure avancée désespérait de la retrouver seule, s'approcha d'elle par un brusque mouvement, lui tendit un billet et se rejeta dans la foule, sans s'éloigner assez cependant pour la perdre de vue.

Une idée traversa l'esprit de Martial : il crut deviner qu'un de ces initiés au secret de cette nuit-là, pour se mettre en faveur près de la belle cantatrice, lui en révélait le complot.

Par un mouvement aussi vif que la pensée, il enleva des doigts de la jeune femme le billet qui, en une seconde, disparut dans la flamme d'une bougie.

— Eh bien ! eh bien ! que signifie cela ? demanda avec impatience Dora.

— C'était sûrement une déclaration d'amour, dit gravement Martial en montrant le peu de cendre blanche qui tombait de ses doigts.

— Mais, encore, pourquoi brûlez-vous ma lettre?

— Par jalousie.

— Vous, jaloux d'un inconnu?..... et pour une femme qui ne l'est guère moins!

— Je pourrais répondre: « que l'amour, « près de vous, n'attend pas le nombre des journées! » Mais, du reste, ce que je viens de faire appartient à la *jalousie universelle.*

— Qu'est-ce que cela?

— Vous ne connaissez pas cet instinct secret qui nous fait souffrir de tout sentiment adressé à un autre, et nous rend envieux, rien qu'en entendant parler

d'un amour heureux, l'objet en fût-il au fond de la Chine.

Dora sourit de l'explication, sans regretter davantage une déclaration d'amour de moins.

En ce moment elle remarqua que le domino noir avait disparu tout à fait... sans doute après avoir vu le mauvais destin de son billet.

Martial, ayant pu, grâce à cet incident, se jeter dans de profondes dissertations de sentiments, eut des moyens oratoires plus nombreux et plus séduisants pour captiver sa belle auditrice, et il parvint à la retenir jusqu'aux derniers moments du bal.

La nuit s'avançait, les lumières commençaient à s'éteindre et la foule était presque entièrement écoulée, lorsque Dora congédia le *garde-française* d'un gracieux signe de tête.

Son domestique ne se trouvait point à l'issue de la salle pour l'attendre : mais elle s'occupa fort peu de son absence, et, s'enveloppant de sa pelisse, elle se disposa à aller gagner sa voiture.

Elle descendit seule l'escalier de l'Opéra et fut ainsi livrée à son destin.

. . . .

Pendant les heures qui venaient de s'écouler, le pavillon de Vareins, aux

Champs-Élysées, s'était illuminé pour une réception splendide.

L'escalier de marbre était garni, à chaque degré, d'arbustes fleuris, qui le surmontaient de leurs arceaux. Tout l'intérieur de l'appartement, dans lequel les touffes des plus belles plantes alternaient les branches de vermeil, soutenant des bougies, était plein de fleurs et de lumières. Il régnait partout un air tiède, mêlée de parfums de roses et d'orangers.

La salle à manger, lambrissée de marbre et de mosaïques, contenait une table de moyenne grandeur qui promettait l'animation d'un certain nombre de

convives, sans exclure les charmes de l'intimité.

Le linge moiré, l'argenterie et les cristaux, couvraient la table qui resplendissait partout d'une blancheur éblouissante, mêlée de teintes diamantées et de longs prismes d'iris. Le service était rehaussé de vases et de coupes antiques ; deux beaux dathuras, placés à chaque extrémité, offraient dans leurs larges corolles d'autres coupes pleines de parfums.

Des arbrisseaux, chargés de fruits mûrs, prêts à être cueillis par les convives, complétaient les décors de la salle à manger, et tapissaient l'enceinte de

leur splendide verdure, étoilée du feu des bougies.

Albert devait attendre chez lui le résultat de l'entreprise.

Il parcourait, d'un pas impatient, les diverses pièces du pavillon, décorées avec le même goût et la même somptuosité que la salle du souper, et avait à peine la force d'examiner ces préparatifs dont la vue lui inspirait autant de crainte que d'espoir.

Les heures de l'attente ressemblent à ces temps lourds et orageux où on se fatigue dans l'inaction. Albert avait le front humide de sueur, le corps brisé, son cœur battait péniblement...

Cependant la nuit s'écoulait avec lenteur, et ses anxiétés devaient durer encore longtemps.

Ne pouvant plus supporter cette immobilité inquiète, tourmentée, il voulut se rendre un instant aux abords de l'Opéra, d'où il pourrait peut-être recueillir quelques indices sur ce qui allait se passer ou, du moins, tromper son impatience.

Ayant mis ses chevaux à la disposition de Martial, qui ordonnait toute la marche de l'enlèvement, il prit une voiture de place et descendit les Champs-Élysées.

Albert de Vareins était à l'époque de la vie où les véritables passions succèdent

aux premières fantaisies de la jeunesse. Il se trouvait aussi dans les circonstances les plus propres à exalter en lui les facultés aimantes.

Élevé dans le sein d'une famille noble et pure, jamais la licence ni le dédain grossier n'avaient flétri l'amour à ses yeux.

Dans le grand monde où il vivait depuis deux ans, quelques sentiments aussi rapides qu'imparfaits, l'avaient à peine occupé, soit que son cœur, trop susceptible et trop ambitieux, se retirât à la première déception, soit qu'il attendît vaguement la grande et forte passion qui devait remplir sa vie, et avait le

pouvoir de le préoccuper avant de naître.

La vue de Dora, d'une femme entourée de tous les prestiges, était venu combler ses ardentes aspirations. Il avait trouvé en elle tout ce qui enflammait son esprit, son imagination autant que son cœur.

La distance où il était demeuré de la célèbre cantatrice, avait servi à exalter son amour. Il la voyait assez pour admirer ses perfections ; il pouvait jouir et s'enivrer chaque soir des charmes merveilleux répandus en elle, et jamais il ne l'avait aperçue dans le cadre de la vie réelle, où elle aurait pu perdre quelque chose de sa grandeur. Une sorte de mys-

tère se joignait pour lui à toutes les autres séductions.

Ce qu'il avait dit à Martial de la toute-puissance de cet amour sur son âme, était donc parfaitement vrai. Ce n'était point un sentiment dont il s'exagérât à lui-même la force et la durée, mais une passion qui devait réellement disposer de toute sa destinée.

Albert arrivé sous le péristyle de l'Opéra, avait la plus ardente envie d'en franchir les degrés. Il était bien assuré d'y rencontrer Dora, et, d'après cela même, il craignait que si les regards de la jeune femme venaient à s'arrêter sur

lui, elle ne lût sur son front quelque chose de ses pernicieux desseins...

Les consciences bourrelées ont toujours de ces folles terreurs-là.

Il regarda autour de lui, et observa les voitures qui se trouvaient déjà dans la rue Lepelletier pour la sortie du bal.

Martial avait tout préparé pour le départ de celle qu'il appelait *la dernière des Hélène*, vu l'état de désuétude dans lequel sont tombés les enlèvements.

Un coupé bleu, exactement semblable d'ornements à celui de Dora, stationnait dans la partie la moins éclairée de la ligne des équipages.

Albert reconnut son cocher sur le siége et ses chevaux attelés à la voiture.

Le cocher était masqué par le rebord de son chapeau et le col de son manteau; les chevaux étaient du même gris-pommelé que ceux de la cantatrice. Il était impossible que la jeune femme distinguât la substitution de cet équipage au sien, dans le peu de clarté qui régnait ; et en trouvant le marchepied baissé par un domestique qui se tiendrait dans l'ombre, elle devait y monter sans défiance.

Pour la voiture de Dora, Albert l'aperçut à quelques maisons plus haut, devant la porte d'un marchand de vin,

dans la salle duquel les valets de Martial occupés à procurer au cocher l'agréable sommeil de l'ivresse, dans lequel ils le laisseraient ensuite reposer en paix, tandis qu'ils iraient, à la sortie du bal, veiller au succès de l'entreprise.

Après avoir reconnu ces dispositions, Albert erra quelque temps dans l'étendue de la colonnade.

Il frémissait à chaque masque dont le domino le frôlait en passant, par la pensée que Dora, en sortant un instant trop tôt de l'Opéra, ferait échouer toutes les dispositions prises; et quand ses craintes cessèrent à ce sujet, il redoutait plus encore le succès d'une folie qui, en tout

état de cause, ne pouvait guère avoir pour lui que des suites funestes.

Enfin, sentant, à cette place, les mêmes inquiétudes fiévreuses qui l'avaient forcé à sortir de chez lui, il se décida à retourner aux Champs-Élysées, attendre la fin de l'événement; et la sortie de quelques personnes qui commençaient à quitter le bal l'engagea même à presser son retour.

Il longea rapidement le boulevart, et s'aperçut seulement, à une certaine distance, que la ville était devenue déserte à mesure qu'il s'éloignait du centre, et qu'à cette heure avancée, il ne se trouvait plus de voitures sur la place.

Cet inconvénient attira peu son attention, le trajet qu'il avait à faire était à peine de vingt-cinq minutes, et il se dirigea à pied par la grande avenue des Champs-Élysées.

Le temps était affreux.

Un froid noir répandait dans l'espace des nuages plombés : les ténèbres étaient âpres et profondes ; le vent roulait dans les longues allées ; ses rafales éteignaient l'un après l'autre les réverbères, dont la dernière lueur allait vaciller et mourir dans les flaques d'eau qui couvraient la terre.

Dans les préoccupations qui l'absorbaient, Albert devait peu remarquer l'é-

tat de la température ; il était en proie à ces transes continuelles, à ces émotions poignantes par lesquelles il faut toujours acheter un bonheur aussi incertain qu'orageux.

Pourtant, ce temps était si triste que l'impression en parvint jusqu'à lui ; un coup de vent sombre passa dans son âme.

Il regarda autour de lui, secoua la tête et se dit que cette heure lugubre n'était pas le prélude d'une nuit joyeuse et folle, et qu'il faudrait sans doute y renoncer.

A la hauteur du passage Sainte-Marie, partie des Champs-Élysées bien moins bâtie et moins éclairée à cette époque

qu'elle ne l'est aujourd'hui, Albert quitta la grande allée et prit un terrain montueux et semé d'arbres, pour arriver plus directement à l'entrée de sa maison, dont il apercevait déjà les lumières.

Il n'avait que quelques pas à faire sur ce terrain inégal et raboteux ; à peu de distance en avant, il apercevait de la clarté et du mouvement autour du pavillon où arrivaient alors les convives du souper ; mais, derrière lui, la vaste étendue des Champs-Élysées était aussi déserte que sombre.

Il allait sortir de cet endroit obscur lorsqu'il crut entendre marcher sur ses pas.

Il cherchait à distinguer s'il était trompé par le craquement des arbres sous le vent ou si réellement un homme le suivait, lorsque, dans la même seconde, il sentit quelqu'un l'approcher et lui porter un violent coup de poignard à la gorge... Mais, d'après le soupçon qui venait de naître en lui, son mouvement à se détourner fut si prompt, que le fer glissa sur l'épaule où il s'enfonça dans les chairs.

Albert eut encore la force de jeter un cri perçant et il tomba sur la terre.

La voix du blessé avait pu parvenir aux abords du pavillon, où plusieurs

jeunes gens descendaient, en ce moment, de voiture.

On accourut avec des flambeaux, vers l'endroit d'où le cri était parti.

La stupeur fut extrême en trouvant le jeune Vareins, étendu sans mouvement et couvert du sang qui coulait de sa blessure. En même temps qu'on s'empressait autour d'Albert, des domestiques furent envoyés de tous côtés à la recherche du malfaiteur, mais ils ne purent découvrir aucune trace de son passage.

Vareins fut bientôt transporté chez lui.

Son jeune secrétaire, Ferdinand, ar-

rivé le premier sur le lieu du sinistre, ne voulut laisser à aucun autre le soin immédiat du blessé. Quoique d'une taille grêle et faible en apparence, il enleva Albert évanoui dans ses bras et l'emporta dans sa chambre à coucher.

Ce fut dans cet état qu'Albert repassa sous les arceaux de fleurs de son escalier et dans ses salons si voluptueusement parés pour la fête !

En un instant, tout ce luxe merveilleux disparut dans un désordré universel. Chacun, étourdi, effrayé, s'agitait en sens divers, heurtait, renversait tout sur son passage.

Les décors furent bouleversés ; les

belles touffes d'arbustes allèrent joncher le parquet; les lumières s'éteignirent dans le tumulte qui envahit la demeure...

Il y avait dans la chute de ces flambleaux et de ces fleurs, comme un ombre de deuil qui commençait à se répandre autour de Vareins, toujours sans connaissance sur son lit.

Au bout d'une demi-heure seulement, son souffle se ranima et il regarda autour de lui.

Ses amis, dans leurs soins inexpérimentés, s'empressèrent d'approcher du vin chaud de ses lèvres, et il en but lar-

gement dans la fièvre qui commençait à se faire sentir.

On attendait l'un des médecins que des domestiques étaient allés chercher de tous côtés, pour connaître la gravité de la blessure.

Albert était trop faible pour juger de son état; mais il avait déjà recouvré la mémoire de toute chose, et sa première pensée était pour celle qu'il s'attendait à recevoir chez lui, et qui allait peut-être y paraître dans des circonstances si étranges.

Accoudé sur son oreiller, il regardait avidement autour de lui. Il cherchait Martial qui devait éclaircir ses inquié-

tudes, n'osant pas encore espérer et attendre une autre personne que lui.

En ce moment, Martial entra, pâle, étourdi, stupéfié ; il venait d'apprendre au bas de l'escalier l'assassinat de Vareins, et ignorait même si son ami n'avait pas succombé sous le coup.

Toujours revêtu de son costume de garde-française, ses yeux hagards, sa figure bouleversée, formaient un contraste bizarre avec cet habit leste et galant; dans ses mouvements désespérés, il se frappe la tête et fait jaillir de sa perruque des flots de poudre qui aveuglent les assistants.

Il s'élança vers Albert, et en le trou-

vant encore vivant, sa joie s'exhale en mille embrassements.

Mais Vareins l'interroge avec vivacité sur ce qui s'est passé à l'Opéra.

Tout le monde se rappelle alors la belle cantatrice, qui devait venir forcément embellir de sa présence un agréable souper, et que l'événement tragique avait entièrement fait oublier. On se presse autour de Martial, principal acteur de la pièce.

— Ah! m'y voici, dit-il en reprenant avec peine ses esprits troublés par les dangers de Vareins. Ainsi que je vous l'avais dit, j'ai retenu Dora jusqu'au dernier moment du bal. Comme elle se dis-

posait à sortir, je me suis précipité au bas de l'escalier, j'ai reconnu d'un coup d'œil que nos gens, notre voiture étaient à leur poste, et, sautant sur mon cheval, je suis venu me placer sur leur passage.

A la lueur d'un café du boulevart encore éclairé, j'ai vu passer notre équipage, et j'ai parfaitement distingué, derrière la glace fermée, le grand bonnet blanc de sœur de charité..... coiffure assez remarquable..... et dont je venais de voir notre belle Dora déguisée...

Sûr alors du succès, je suis parti bride abattue et j'ai galoppé jusqu'ici pour vous prévenir... En entrant j'ai appris

le funeste événement, et ma tête s'est perdue... Mais, enfin, termina-t-il, la voiture doit être maintenant à quelques pas d'ici.

Le désordre répandu dans l'appartement, et l'état du maître de la maison, pouvaient apporter beaucoup d'embarras dans la réception de la belle captive; mais ni Vareins, ni ses amis, n'ont le temps d'y songer; dans l'étourdissement de ce nouvel incident, tout le monde parle à la fois, on boit à l'arrivée de la célèbre cantatrice, on fait boire Vareins, dont la blessure à son tour est presque entièrement oubliée... et tandis qu'on vide le premier verre, on en-

tend sous la fenêtre un roulement de voiture.

Martial descend rapidement sur le perron où se trouve la jeune femme... Il lui offre la main... il lui fait franchir avec une vivacité étourdissante l'escalier, les salons bouleversés et obscurs, et l'amène devant le lit d'Albert.

Celui-ci joint déjà les mains en action de grâce, et porte son regard ardent sous le cerceau de toile blanche que forme la coiffure religieuse.

Mais il reste subitement altéré, car le visage qu'il découvre sous ce bandeau lui est entièrement inconnu.

Les jeunes gens réunis là regardent à

leur tour celle qui vient d'entrer, et restent aussi stupéfaits, car assurément ils ne l'ont jamais vu !

C'est une très jeune femme, d'une carnation transparente et fraîche, quoique un peu pâle; ses yeux sont d'un bleu clair, sa bouche d'une faible nuance rosée; ses traits doux et fins sont en harmonie parfaite avec l'expression modeste et candide de sa figure.

C'est une véritable sœur de Saint-Vincent-de-Paul.

Elle voit autour d'elle un luxe offensant pour ses yeux... un cercle de jeunes gens qui la regardent avec hardiesse... elle presse ses mains contre sa poitrine,

et se retire sur elle-même, en tremblant de tout son corps.

— Qui êtes-vous, madame?... et comment êtes-vous venue ici?

— Où suis-je? et pourquoi m'a-t-on amenée ici?

Ces questions se croisent, prononcées en même temps par Vareins et par la jeune femme.

Cependant aux paroles d'Albert, la sœur de charité a tourné les yeux de son côté... elle voit alors le sang qui recommence à couler et mouille le linge autour de lui.

— Un blessé! dit-elle à demi voix et en se parlant à elle-même Ah! je com-

prends maintenant, on m'a amenée ici pour le soigner.

Elle regarde de nouveau avec une certaine terreur cet intérieur de garçon... fort élégant, mais d'un caractère un peu licencieux... elle fait le signe de la croix et se recueille.

Aussitôt le devoir a triomphé de la répulsion ; elle s'est oubliée elle-même, et le malade maintenant existe seul pour elle.

Alors elle tire de ses vastes poches un appareil complet de chirurgie, des baumes, des onguents, des ligatures; elle s'installe sans bruit dans l'appartement ; elle prend parmi les objets de luxe, répandus

de toute part, ce qui est à sa convenance pour les préparatifs du pansement; un plateau en vermeil lui sert pour étaler ses ustensiles; elle verse bravement le vin chaud contenu dans un bol de cristal, et le remplit d'eau fraîche pour faire tremper des linges et laver la blessure.

Elle s'occupe en même temps de la boisson du malade, qu'elle prépare au coin du feu.

— Le diable m'emporte si je ne crois pas aux miracles! s'écrie Martial. Pendant que notre pauvre ami tombe frappé d'un coup de poignard, l'actrice enlevée se change en sœur de charité.

Albert après sa cruelle déception s'est rejeté accablé sur son lit

Maintenant il reçoit les soins qui lui sont donnés sans force pour s'y soustraire et dans un anéantissement qui lui en ôte même la connaissance.

La douleur de sa blessure est devenue intense; les vins qu'on lui a fait boire redoublent la violence de la fièvre. Épuisé, défaillant, le souffle ne sort plus de sa poitrine qu'en sourdes plaintes; il ne voit et n'entend plus rien.

— Le malade a besoin d'être seul et de reposer, dit la sœur de charité.

Puis, d'un geste naïvement impérieux,

elle indique la porte aux beaux messieurs qui l'entourent.

Les amis de Vareins s'éloignent, après être venus tour à tour se pencher vers lui et lui serrer tristement la main.

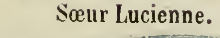
La grille se referme sur eux.

Les derniers bruits s'éteignent dans le pavillon livré à l'obscurité et au silence, et le malade reste seul avec la sœur de charité.

CHAPITRE SIXIÈME

VI

Sœur Lucienne.



Quinze jours après l'événement tragique qui avait signalé le retour d'Albert de Vareins aux Champs-Élysées, vers six heures du matin, le soleil de mars répandait les premières lueurs tièdes et dorées

du printemps sur le pavillon du passage Sainte-Marie.

Dans la chambre à coucher d'Albert, le jour pénétrait à travers les fentes des persiennes, atténué par la mousseline des rideaux ; la paisible veilleuse, qui avait présidé au repos de la nuit, brûlait encore sur la cheminée ; on voyait à ces demi-clartés les meubles soyeux de la chambre dans un arrangement parfait ; près du lit, une petite table bien blanche était servie de potions et de tisanes de tous genres ; des cafetières d'argent, symétriquement rangées autour du foyer, murmuraient doucement.

Près de la fenêtre, la sœur de charité,

ayant posé sur une chaise son livre d'heures, son crucifix et son chapelet, était agenouillée devant cette espèce de prie-Dieu et faisait sa prière du matin.

Albert, qui venait de s'éveiller, tenait le damas de son rideau soulevé avec son bras droit qui s'accoudait sur l'oreiller, et contemplait la jeune sœur dans ses pratiques matinales de piété.

Des nuits sans sommeil n'avaient point altéré la figure de la sœur de charité, toujours pure, reposée, et de la nuance d'une rose blanche, son attitude et l'expression de ses traits peignaient la piété la plus profonde comme la plus candide, un léger rayon de soleil descendait sur

sa tête; et l'imagination eût pu y voir l'auréole posée sur le front d'une sainte.

Elle disait, à demi-voix, les litanies de la Vierge, dans lesquelles on évoque la pitié céleste par les noms les plus doux, en répétant sans cesse cet éternel refrain des mortels :

Ayez pitié de nous !

Ensuite, elle s'adressa à tous les saints, en les énumérant dans son langage mystique, et Albert s'étonna de voir combien une simple sœur grise connaissait de monde en paradis.

Enfin, elle nomma toutes les personnes que, dans sa prière matinale, elle *présentait à Dieu.* Albert entendit

venir son nom, sur ces lèvres si fraîches et si pures, après ceux de pauvres ouvriers, et il en éprouva, sans savoir pourquoi, une sensation de douceur inexprimable.

Cependant, Vareins, après avoir été quinze jours dans un état de souffrance et d'accablement extrême, commençait à se trouver beaucoup mieux, à se fatiguer du repos et avait grande envie de sortir un peu de cette longue torpeur.

Sans considération pour la prière qui pouvait durer encore longtemps, il appela la bonne sœur pour lui demander à boire. Ensuite, ayant à peine trempé ses lèvres dans la boisson qui lui était pré-

sentée, il retint la main de la garde-malade dans les siennes, pour la forcer de rester près de lui.

— Il est encore bien matin, dit-elle. Je vais refermer vos rideaux pour vous laisser reposer.

— Je voudrais vous rendre grâce de toutes vos bontés, madame.

— Appelez-moi *ma sœur*, ou *sœur Lucienne*, et tâchez de dormir encore.

— Ma sœur Lucienne, c'est bien triste de toujours dormir.

— Et nous aurions besoin de causer un peu ?

— Beaucoup plus que de potions et de

tisane... Il y a si longtemps que vous me condamnez au repos et au silence.

— C'était ce qu'il fallait... car vous avez été bien malade et vous voilà sauvé.

— Grâce à vous!... à vos soins !... Mais dites-moi, je vous en supplie, ce qui s'est passé depuis la nuit du samedi où j'ai été blessé... Je ne me souviens de rien... Non, apprenez-moi d'abord par quel hasard vous êtes arrivée ici ?

— Mais, sans doute parce que vos gens, vous voyant blessé, ont voulu vous amener une sœur de charité pour vous soigner.... seulement, ils s'y sont pris

avec moi d'une manière bien étrange!...

— Comment ?

— Tenez. Dimanche matin, ayant beaucoup de malades à voir, j'étais sortie avant le jour, il était à peu près cinq heures, lorsque je passai dans la rue Lepelletier...

— Devant le péristyle de l'Opéra ?

— Je ne sais trop ce que vous appelez l'Opéra... mais je vis là des choses très *mondaines*... une foule de malheureuses créatures, revêtues de ces costumes qui sont des mensonges, et dont Dieu défend expressément l'usage... En me trouvant donc au milieu d'elles, je baissai les

yeux, je me mis à dire mon chapelet et je m'en allai ainsi :

La jeune sœur se mit à marcher devant le lit, à pas comptés, le chapelet passé entre ses mains jointes, les yeux baissés jusqu'à terre et avec une grâce toute mystique.

— Lorsque tout à coup, reprit-elle, je me sentis saisie par la taille et jetée en un clin d'œil dans une voiture qui se referma sur moi, et m'amena bride abattue jusqu'ici, sans que je pusse songer à faire résistance ni à jeter des cris... qui, d'ailleurs, eussent été bien superflus dans la nuit et la solitude du chemin.

Albert comprit alors que les domes-

tiques de Martial, à moitié gris sans doute, et sachant qu'une femme déguisée en sœur de charité devait entrer dans l'équipage préparé, avaient cru faire merveille d'aider un peu à la lettre, et d'y placer forcément celle qui, mêlée à des masques, et passant devant la voiture dans le costume désigné, devait leur sembler la personne dont l'enlèvement était ordonné.

— Maintenant, reprit-elle, vous devez savoir...

— Oui, interrompit Albert, je vois très bien ce qui s'est passé... mais vous?... Oh! vous ne pourriez jamais le comprendre... poursuivez...

— Le reste, vous le savez... En arrivant ici, j'ai été bien effrayée de me trouver dans un lieu paré de pompes vaines... au milieu de ces hommes qui avaient des regards si *mondains !..* Je ne me suis jamais senti le cœur si serré.

— Ma bonne sœur !

— Ah ! oui, maintenant, *ma bonne sœur*, mais alors vous m'avez très mal reçue, et quand vos yeux se levaient sur moi, je ne sais pourquoi vous me repoussiez rudement... Mais enfin, nous serions trop heureuses d'être toujours *la servante des pauvres*, dont chaque regard nous bénit... Il faut secourir tous ceux qui souffrent sans regarder à leur mérite.

— Ah! vraiment ?

— Je me suis dit cela et j'ai soigné votre blessure.

— Ce n'est pas absolument très flatteur pour moi... mais enfin je l'ai mérité... Ensuite.

— Vous étiez dans le délire ou dans un accablement mortel... Mais je connaissais votre mal, je vous ai donné les calmants nécessaires. Votre médecin est venu plusieurs fois, il a approuvé tout ce que j'avais fait. Alors, j'ai continué à vous traiter à mon gré, surtout à éloigner tout le monde de votre chambre. Vous aviez recommandé qu'on n'instruisît pas votre famille de l'événement survenu, il

n'y avait que M. Ferdinand, votre secrétaire, qui entrait ici pour transmettre de vos nouvelles à vos amis... On venait en foule s'informer de votre état... Il y a eu aussi des informations judiciaires à prendre dans la maison pour aider aux recherches qui ont été faites de l'auteur de l'attentat... sur lequel on n'a rien pu découvrir.

— Que peut-on rechercher, dit Vareins. L'assassin est un de ces voleurs qui attaquent les passants dans la nuit et dans les endroits déserts... En voyant accourir des lumières, il a été obligé d'abandonner ma montre et ma bourse pour prendre la fuite.

— C'est ce qu'on a pensé. Cependant, à quelques pas de distance, un domino noir a été trouvé dans les arbres.

— Ceci prouve que mon voleur était des plus distingués, puisqu'il prenait un tel déguisement... Et voilà tout.

— Enfin, reprit sœur Lucienne, la blessure assez profonde s'est refermée... La fièvre a duré encore bien longtemps, mais peu à peu l'irritation se calmait..... Le soir surtout, votre délire prenait un caractère plus doux... et dans les paroles entrecoupées qui vous échappaient, vous sembliez presque heureux.

— Oui, je me le rappelle bien; dans le vague du délire, il me semblait tou-

jours voir là, au pied de mon lit, une femme d'une beauté divine, et entendre les sons les plus harmonieux sortir de sa bouche.

Albert, à l'heure où il était accoutumé à jouir de l'enivrante apparition de Dora, grâce aux illusions de la fièvre, revoyait sa chère idole dans la sœur de charité, et le murmure de la prière devenait pour lui les chants prestigieux de la scène. C'était le même bonheur ; non plus cependant poignant, troublé comme autrefois, mais adouci par une quiétude, une sérénité d'âme ineffable.

— Ainsi, ma bonne sœur, dit-il, vous passiez la nuit près de moi.

— Dans ce fauteuil.

— Et vous pouviez vous reposer ?

— Il ne faut pas dormir trop fort près des malades, afin d'être vers eux dès que leur souffrance vous appelle.

— Depuis tant de nuits vous restez ainsi sans sommeil !

— Est-ce que je m'en porte plus mal ? dit-elle en relevant la tête avec un sourire, qui venait se joindre à la suave fraîcheur de son visage pour attester toute absence de fatigue.

Puis sœur Lucienne alla reprendre ses soins accoutumés, préparant la compresse d'eau fraîche pour la blessure qui n'avait plus besoin d'autre pansement,

les gouttes d'essence qu'elle mesurait et modifiait chaque jour selon la décroissance du mal, et enfin le peu de nourriture qu'elle se permettait maintenant de donner au malade.

En allant et venant ainsi dans cette chambre, elle avait en elle à la fois la bonne simplicité d'une ménagère, et l'onction recueillie d'une sainte qui rend son culte au Seigneur.

Albert la suivait dans tous ses mouvements; il admirait cette bienfaisance native, qui s'épanche si naturellement sur toutes les souffrances. Il pensait que de telles femmes sont descendues, en se perfectionnant, des plantes salutaires qui

sont agréables à la vue et portent dans leur sein une source continuelle de soulagements.

Cependant, la sœur de charité, après avoir donné à Albert son léger déjeûner, referma ses rideaux, et le consigna dans l'ombre de l'alcôve, où, selon son ordonnance, il ne devait plus songer qu'au repos.

Puis elle alla devant la fenêtre tricoter des bas pour les pauvres.

Mais Albert se leva doucement, s'habilla sans bruit derrière les rideaux et s'avança vers sœur Lucienne, dans un besoin extrême de lui rendre grâce.

Soit reconnaissance des soins qu'elle

lui avait donnés, soit pressentiment incompris de ce que, dans l'avenir, elle pourrait peut-être faire encore pour lui, il se sentait prêt à considérer cette humble sœur comme son bon ange.

La pauvre enfant, après de longues veilles, s'était assoupie peu à peu dans le mouvement monotone de son tricot. Albert, sans se rendre compte de cette action, se mit à genoux devant elle et la contempla avec la vénération la plus douce.

La sœur s'éveilla bientôt, passa la main sur ses yeux et secoua le sommeil par un mouvement de tête qui fit voltiger

autour d'elle les ailes blanches de sa coiffure.

Albert alors se trouva assez embarrassé de sa contenance et de cette attitude, dans laquelle il y avait peut-être autant d'adoration pour la beauté que pour la bonté. Rougissant un peu, il allait balbutier quelques excuses, lorsque sœur Lucienne, le voyant à genoux, s'écria avec une bonne foi et une candeur dont ces âmes-là seules sont capables!

— Ah! Dieu merci, le voilà tout à fait guéri... il fait sa prière du matin!

En ce moment, on frappa doucement à la porte. C'était Ferdinand qui venait,

à l'heure accoutumée, savoir des nouvelles de M. de Vareins. Ce jour-là, le malade étant sur pied, on laissa entrer le jeune secrétaire.

CHAPITRE SEPTIÈME

VII

Une visite du matin.

Ferdinand fut témoin du rétablissement de M. de Vareins, avec une satisfaction sans doute bien réelle, mais qui chez lui ne pouvait pas fondre le flegme et la froideur habituelle de sa physionomie.

Du reste, il était difficile de lire ce qui se passait en lui : le regard ne révélait rien sur son visage, où un œil était privé de la lumière et l'autre habituellement baissé, et une même gravité impassible était toujours empreinte sur ses traits.

Cette réserve austère, et un peu sauvage, était pourtant excusable chez un jeune homme dont l'existence avait été pénible et l'âme fatalement contristée dès l'enfance.

Déshérité de la nature, de la fortune, Ferdinand avait eu une première jeunesse inconnue, mais à ce qu'on devait penser, des plus misérables. Il était ré-

pétiteur dans un petit pensionnat de Fontainebleau, lorsque M. de Vareins père, ayant été à même d'apprécier son savoir au-dessus de sa position, son esprit juste et souvent profond, avait eu la pensée de l'attacher, en qualité de secrétaire, à son fils, qui venait habiter Paris.

Il pensait ainsi réparer une injustice du sort, en donnant au pauvre Ferdinand une condition plus douce, et en même temps placer auprès de son fils un ami qui, par son caractère sérieux, son amour extrême de l'étude, serait pour Albert d'un exemple constant et précieux, au milieu des préoccupations

frivoles dont le monde viendrait l'entourer.

Les intentions généreuses de M. de Vareins père envers Ferdinand, avaient été entièrement réalisées par la bonté dont Albert avait usé envers son jeune secrétaire. Il le traitait en ami, et avait avec lui un ton d'égalité qui est la plus délicate flatterie de l'homme riche et noble envers le malheureux.

Cette condescendance, du reste, ne lui coûtait aucun effort; ayant lui-même des penchants assez graves et un esprit élevé, il appréciait avant tout la hauteur de l'intelligence, et avait une estime

réelle pour Ferdinand, que d'ailleurs son malheur lui restait cher.

Celui-ci, dans sa sinécure, se consolait surtout par l'étude des sciences naturelles, pour lesquelles il avait un goût passionné.

En effet, il y trouvait un refuge contre sa triste destinée, autant qu'une occupation attachante. Dans les relations habituelles de la vie, ses travaux lui faisaient fréquenter des savants, des hommes de pensée qui dédaignent souverainement la forme et ne s'aperçoivent pas des disgrâces de la figure. Dans la solitude, la contemplation constante de la nature éternelle, lui faisait paraître

l'existence de l'homme si rapide, que la laideur et le dénûment dont il était frappé, prenaient à ses yeux une importance moins accablante.

La bonne garde-malade, comme nous le disions, permit à Ferdinand de rester près de M. de Vareins pour lui faire une lecture. Elle jugea aussi à propos de donner plus de jour à la chambre du convalescent.

Une grande glace sans tain était placée au milieu du lambris qui séparait cette pièce du salon ; elle leva le store qui voilait habituellement la glace, et entr'ouvrit la persienne de la fenêtre.

Quelques heures se passèrent.

Ferdinand, devant une petite table placée au milieu de la chambre, lisait à haute voix.

Sœur Lucienne avait repris son tricot travaillait activement pour ses pauvres ; en même temps, elle regardait au dehors, à travers l'ouverture des persiennes, et remerciait Dieu dans son âme en voyant le soleil bienfaisant essuyer sur les faibles plantes l'eau glacée de l'hiver.

Albert, assis dans un fauteuil près de la cheminée, écoutait peu la lecture de son secrétaire. Dans ce premier moment de retour à l'existence, son être était plus épanoui aux sensations qu'aux pensées ;

il feuilletait un cahier de romances nouvelles et se faisait tout bas de la musique à lui-même.

Cette harmonie intérieure le ramenait aux puissantes impressions qui depuis longtemps dominaient en lui. A mesure que les forces vitales renaissaient, l'amour, cette seconde existence, se ranimait plus rapidement encore, et Albert s'abîmait dans les profondes rêveries d'un sentiment dont l'avenir était impénétrable.

Ces trois personnes étaient ainsi occupées, lorsqu'un domestique vint dire à M. de Vareins que M. Martial Duvilliers

et une dame qui ne s'était pas nommée, demandaient à le voir.

Albert, saisi d'un pressentiment inexprimable, mais qui s'empara de lui avec violence, s'élança dans le salon pour aller au-devant des deux personnes qui se présentaient.

A peine était-il là qu'il vit entrer Dora.

La jeune femme était accompagnée de M. Duvilliers, mais Albert ne vit qu'elle, dans l'éblouissement délicieux que lui causait l'apparition subite de celle dont à l'instant même il se croyait à jamais éloigné.

La belle actrice s'avança d'une démarche aisée, légère, dans le nuage

transparent de son voile, de son écharpe de dentelle, et dit à Albert avec le plus charmant sourire :

— Vous n'avez pas pu me faire enlever, monsieur de Vareins !..... C'est un heureux hasard qui l'a voulu ainsi... afin que j'eusse le plaisir de venir chez vous de moi-même.

Albert fit un mouvement pour se jeter à ses genoux... mais il resta tout à coup immobile. Aucune démonstration n'aurait été assez expressive pour sa reconnaissance, aucune expression assez forte pour son bonheur. Il demeura incliné devant Dora et dans le silence le plus éloquent

La jeune femme jeta sa légère capote, son écharpe, son ombrelle sur les fauteuils autour d'elle, et s'étendant à demi sur les coussins d'un divan, d'un gracieux geste de souveraine, elle engagea ces deux messieurs à s'asseoir.

— Je sais tout, dit-elle à Albert, et je viens m'informer des nouvelles du pauvre blessé, qui, dans cette vie aventureuse, a été si cruellement puni par ses mauvais desseins.

— Pardon, madame, dit Albert, si ma blessure pouvait d'abord ressembler à une punition, il faut reconnaître maintenant que mes désirs les plus ambitieux ne pouvaient aller aussi loin que ce malheur,

auquel je suis redevable de votre présence.

— Je dois dire d'abord, reprit Dora, que si l'enlèvement a échoué, ce n'est point la faute de son plan habilement conçu...... Consolation d'amour-propre pour l'auteur! ajouta-t-elle en regardant Martial... Un billet, qui m'a été remis à l'Opéra, m'avertissait peut-être du complot, mais M. Duvilliers, avec la même habileté, l'a fait disparaître...

— Un billet, remis à l'Opéra! dit Albert.

— Oui, je crois que nous avions un faux frère, répondit Martial. Devines-tu quice peut être?

— Pas le moins du monde.

— Alors, oubli généreux à l'offense qu'on ne peut punir.

— M. Martial ayant brûlé le billet sans me le laisser lire, reprit Dora, ma situation restait la même. Voici simplement ce qui m'a sauvée. Ayant un rôle pressé à étudier, je suis entrée dans ma loge en sortant de la salle du bal, au lieu d'aller gagner ma voiture... ce que nulle sagesse humaine ne pouvait prévoir... et je suis restée là jusqu'au grand jour, où j'ai trouvé mes gens à la porte pour me ramener chez moi.

— Mais, enfin, madame, demanda Al-

bert, comment une entreprise ainsi annulée vous a-t-elle été connue?

— Par une loyale confidence, répondit la jeune femme; M. Duvilliers est venu m'avouer tout ce que vous aviez tenté contre moi, et dont il avait été seul coupable.

— Martial!

— Oui, dit l'ami d'Albert; après les suites tragiques qu'avait eue notre incartade, le chagrin m'a fait perdre la tête, je n'ai plus eu foi en mes conseils, en ma raison... En te voyant dangereusement malade, j'ai été saisi de remords... toute considération a disparu devant celle de tes peines; j'ai voulu au moins te faire

rendre l'estime que tu n'avais pas cessé de mériter... Ma longue conversation du bal, avec madame, m'avait fait pressentir son adorable bonté... Je suis allé lui confesser comment, par intérêt pour toi, et peut-être par cette manie qu'ont tous les oisifs de s'ingérer dans les affaires de cœur, je m'étais emparé de vive force de ta confiance, et avais voulu diriger tes sentiments selon mon point de vue...

— Et comment, acheva Dora, vous aviez imposé à ce sentiment digne, réservé, des façons d'agir qui l'étaient très peu; d'abord en dictant le billet fort léger par lequel monsieur m'invitait à

déjeûner ici, ensuite en imaginant une manière plus libre encore de m'engager à y songer. J'ai tenu compte de cette confiance, et je me suis promis de venir, par ma présence, montrer à M. de Vareins que je reconnaissais ses efforts pour demeurer sans reproche envers moi.

— Tandis, dit Martial, que je souhaitais à son amour moins de vertu et plus de bonheur.

— Selon vous.

— La barque la plus légère touche le plus vite au port.

— Vos idées de pilote sont bien hardies !

— Je suppose, vous seule pouvez juger.

— Peut-être, mais pas si vite.

— Eh bien! voyons, madame, continua Martial, en s'établissant dans son fauteuil, puisque nous parlons à cœur ouvert, dites-nous sincèrement si une femme éclairée sur les choses de la vie, ne préférera pas l'amour qui n'est rien que l'amour, à celui qui veut prendre la place de tous les autres sentiments, de tous les autres intérêts, s'emparer de l'existence entière pour l'absorber en lui ou la briser.

— Vous qui émettez cette opinion, monsieur, répondit Dora, vous seriez

bien étonné si je vous donnais raison !

— Comment, madame !

— Oui... si moi, femme, je ne mettais pas l'amour au premier rang dans les intérêts de la vie, vous auriez bien mauvaise idée de mon cœur.

— Ah ! c'est possible.

— Et il faudrait pour me justifier que je me fisse entièrement connaître.

— En ce cas, madame, dit Vareins, nous réclamerions votre confiance.

— Oh ! pour la confiance de madame, dit Martial, nous avons dû nous en rendre dignes par la nôtre... Et comme les visites aux malades sont des œuvres de

Charité, nous pouvons espérer de voir encore se prolonger celle-ci.

En ce moment un domestique apportait un plateau sur lequel un thé était servi, et qu'il déposa sur un guéridon.

Albert donna la main à Dora pour la conduire à la table du thé.

En changeant ainsi de place, la jeune femme se trouva en face d'un tableau qui occupa vivement son attention, et lui fit oublier un instant le sujet de son entretien.

Le vaste cadre que Dora avait devant les yeux, présentait seulement deux figures. Sur le premier plan, un jeune homme brun et pâle, était assis dans une

morne attitude; dans le fond, une jeune religieuse travaillait en tenant la tête penchée sur son ouvrage, mais ce qu'on apercevait de son visage avait un attrait enchanteur.

Les deux personnages étaient isolés dans leur pose, et d'un contraste parfait.

— Un rayon de soleil, tombant du sommet du tableau, les éclairait tous deux sur un fond d'ombre obscure.

Dora, placée devant la glace sans tain qui occupait le milieu du lambris, venait d'apercevoir, dans le fond, Ferdinand et sœur Lucienne, restés dans la chambre à coucher.

Ce second intérieur, qui se découvrait ainsi dans la glace entourée d'une large bordure, avait réellement l'apparence d'un tabeau.

Ce fut l'illusion d'un moment; les yeux de Dora se dessillèrent, et elle reconnut la vérité. Mais les deux personnes qu'elle voyait ainsi, ne continuèrent pas moins à fixer ses regards, malgré elle, par la puissance inexplicable, qu'ont parfois les premières impressions, et sans qu'elle pût connaître la cause de la vague émotion que cet aspect faisait naître en elle.

Elle fut tirée de son examen par la voix de Martial, qui la ramenait à la

question qu'elle avait promis de résoudre, et lui demandait de nouveau si un amour facile, et aux chaînes légères, n'avait pas, en effet, plus de probabilités pour réussir auprès des femmes, qu'une passion aussi profonde que tyrannique.

— Vous ne parlez que des femmes artistes? demanda Dora.

— Sans doute, répondit Martial.

— Nous ne voyons que celles-là en ce moment dans l'univers, ajouta Vareins.

— Alors, je répondrai pour elles, dit la jeune actrice. Avant d'examiner ce qu'on peut demander, il faut consulter ce qu'on peut donner soi-même; et la

première question à décider, est de savoir si une femme artiste peut se donner tout entière à l'amour.

— Oui, certainement, s'écria Albert.

— Non, dit en souriant Dora. Car à côté de son existence de femme, elle en a une autre dans laquelle sa nature exceptionnelle l'a jetée, et qui doit par cela même l'absorber davantage. Pour elle, d'autres bonheurs, d'autres succès domineront peut-être toujours le bonheur et la gloire d'aimer... La faute n'en est pas à son cœur... Un art brillant et cher est l'étoile qui a présidé à sa naisaance; elle doit subir son influence. Les orages de l'amour ne pourront jamais entièrement

éclipser l'astre qui la suit toute sa vie, et en illumine encore le lendemain.

— Elle sera donc condamnée, dit Vareins, à un bonheur tout superficiel et mêlé de bien des amertumes.

— On n'est pas maître de choisir. Dans les carrières qui ont la célébrité pour but, l'ambition s'agrandit... ou se détourne de sa voie naturelle, si vous voulez... Il naît dans cette sphère, des intérêts particuliers, des désirs immenses, que rien d'ailleurs ne pourrait combler. Une actrice, par exemple, qui parvient quelquefois à électriser une foule entière, qui sent palpiter autour d'elle tant d'êtres émus à sa voix, ne trouvera peut-

être pas, comme une autre femme, la plénitude du bonheur dans l'admiration et l'enthousiasme d'un seul.

Albert regardait la cantatrice avec une tristesse mêlée de terreur.

— Je ne sais pas, dit Martial, si une telle existence est heureuse ou fatale, mais je la comprends.

— Et pourtant, dit Albert, dans toute célébrité, c'est l'orgueil qui jouit et non le cœur.

— On en juge ainsi, mais la distinction n'est pas si facile, reprit la jeune actrice. Il y a certainement dans les succès du talent un bonheur qui n'est pas celui d'un froid amour-propre... Il est doux de

n'avoir rien reçu de la naissance, ni de la fortune, d'être née dans le plus pauvre, dans le plus obscur berceau, et de prendre par soi-même une place dans le monde, d'y créer son monde.

— Pour le temps et l'avenir, dit Martial.

— Ne m'accusez pas de prétentions folles, interrompit Dora ; ne croyez pas que je parle d'immortalité pour une pauvre cantatrice, qui paraît quelques jours sur la scène et s'efface du monde avec la dernière vibration de sa voix... Cependant, en voyant ce renom bien léger, bien fragile, qu'ont laissé quelques-unes de mes devancières, je ne puis m'empê-

cher de songer que la vie de l'artiste s'agrandit un peu de l'avenir... Le souvenir, les hommages qu'on adresse quelque temps encore à son nom, à son buste, à son portrait, reculent pour elle les bornes de l'oubli, qui est la mort véritable.

— C'est une noble ambition.

— Non ; l'instinct de conservation porte tous les êtres à garantir leur vie ; cet instinct, un peu plus étendu chez quelques-uns, les porte à conserver leur mémoire, voilà tout.

— Au moins, vous, madame, dit Martial, avec cet instinct de gloire, ces gracieuses rêveries, vous voyez les avan-

tages de votre profession, dans ce qu'elle répand de charme et d'éclat, au lieu de mettre le talent au service d'intérêts cupides, et d'apprécier le génie, comme on le fait généralement de nos jours, pour ce qu'il rapporte de billets de banque.

— Ne le croyez pas trop... Je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis, j'aime l'argent aussi à ma manière. D'abord, toute fortune acquise par la valeur personnelle, donne une vraie jouissance, parce que celle-là est *légitime*... Et puis enfin, ces *billets de banque*, ces larges rétributions, ordinairement mesurées au talent, sont encore un honneur

qu'on nous rend ; les richesses qui nous entourent, sont le signe visible de ce que nous valons ; elles nous montrent en quelque sorte notre *pesant d'or.*

— C'est une suprême grâce d'état, madame, dit Albert, qui vous fait voir tout en beau dans une carrière...

— Marquée d'une sorte de réprobation, n'est-ce pas... et de plus remplie d'agitations, de rivalités, de blessures aussi cruelles qu'elles sont misérables, d'orages entre deux coulisses qui accablent et font pitié... Mais qu'importe, je la trouve belle, cette carrière, parce que je l'aime.. je l'aime, comme on aime la vie, avec ses peines, ses misères. On a

beau souffrir, pleurer, on veut vivre, c'est ainsi que nous tenons à l'art auquel la vocation nous lie. Et même, cette attache est bien plus forte, car on voit bien des êtres renoncer volontairement à la vie, on n'en voit point dépouiller de plein gré leur talent. Il n'est point de suicide dans l'art.

— Au milieu de tels enivrements, dit Albert, je conçois bien que l'amour soit mis en oubli.

— Vous nous ramenez à notre point de départ, reprit Dora. L'amour, s'il n'est pas oublié dans cette sphère, comme vous ne le croyez pas vous-même, y perd du moins de sa toute-puissance; il ne

dispose plus arbitrairement de la destinée; il n'est plus le premier dispensateur des biens et des maux... Pour répondre enfin à la question qu'a posée M. Duvilliers... et je puis le faire maintenant, sans que vous interprétiez trop mal mes aveux... je dirai qu'un amour léger, restreint dans les bornes d'un sentiment tout de charme et de paix, est peut-être celui que doit préférer une femme artiste, partagée elle-même dans ses facultés aimantes... on lui livre une partie de son cœur, on lui voue une passion d'un jour, peut-elle être blessée ou se plaindre, quand elle ne saurait elle-même donner davantage?... Nous

aimons, parce que nous sommes femmes, mais notre culte, notre enthousiasme, appartiennent au beau idéal, parce que nous sommes artistes.

Dans cet entretien de formes si calmes, sous ces paroles presque indifférentes, il régnait cependant une vive animation intérieure.

Albert, étonné, étourdi, incertain de ce qu'il éprouvait, en se trouvant tout à coup dans une intimité enivrante, près de celle que jusque-là il avait adorée de loin, et presque comme dans un rêve, sentait en même temps les froides atteintes du désespoir, en voyant cette femme, si ardemment possédée de son

art, se soustraire ainsi à la passion exclusive qu'il aurait voulu lui vouer, et qu'il sentait, malgré tout, éprouver pour elle.

Il parlait à peine, tenait ses regards baissés, mais on voyait, par instant, trembler la main sur laquelle sa tête était appuyée.

La jeune actrice mettait aussi une chaleur d'âme étrange, dans son langage si paisible et si réfléchi ; des rayons ardents s'échappaient de ses grands yeux inspirés, et il y avait une vibration profonde dans sa voix.

— Alors, madame, dit Albert d'un accent mal assuré, si un homme vous

faisait abjurer tout ce que vous venez de dire ?...

— Eh bien ?

— Oublier pour lui les succès de la scène, penser, en vous appuyant sur son cœur, que tout le reste était mensonge, fuir avec lui au moment où le public en foule vous attendrait, où le rideau serait près de se lever...

— Enfin ?

— Cet homme aurait donc fait un miracle ?

— Sans doute, puisqu'il aurait fait l'impossible.

— Alors, il faudrait le tenter, s'écria

Martial. Car une conquête ne fait qu'un héros, un miracle ferait un dieu.

— Et je n'aurais plus qu'à me soumettre à lui ? dit Dora.

— Oui, répondit Martial, lorsqu'il dirait : Brûlez ce que vous avez adoré, et adorez ce que vous avez... *enflammé !...* L'application va très bien.

— Mais comment parviendait-il à me convaincre ?

— Vraiment, à force de séductions, dit Martial.

— Non, à force de vous aimer ! dit Albert.

En prononçant ces mots, il attacha ses yeux sur Dora, avec une expression si

passionnée, que la jeune femme tressaillit, et pressa ses mains sur son cœur comme si ce regard y eût pénétré.

Mais à cet instant, elle entendit sonner la pendule et se leva vivement.

— Mon Dieu ! dit-elle, il ne faut pas que je m'oublie... je vais à trois heures à la répétition d'un grand concert qui a lieu cette semaine.

— Chez la duchesse de Rumilly, dit vivement Albert.

— Oui, au bénéfice des pauvres orphelins... C'est une bien belle œuvre... Prendrez-vous des billets, messieurs ?

— J'en prends beaucoup et j'en fais prendre, dit en souriant Albert. La du-

chesse de Rumilly est ma tante, et c'est moi qui l'ai engagée à donner ce concert.

— Alors je vous reverrai bientôt, dit la jeune actrice en s'enveloppant de son voile, de son écharpe, et en se disposant à sortir.

Mais sur le seuil du salon, remarquant la pâleur extrême d'Albert, dont les forces étaient réellement trop mal rétablies encore, pour les émotions qu'il venait de subir, Dora lui ordonna de rester chez lui, et enjoignit même à M. Duvilliers de demeurer près de son ami.

La sœur de charité, comme il était dans ses devoirs de faire les honneurs

de l'appartement de son malade, s'était avancée pour accompagner la dame qui se retirait, et Ferdinand l'avait suivie.

Dora avait cessé de s'occuper des deux personnes placées en face d'elle, de l'autre côté de la glace. Mais en ce moment, voyant la jeune garde-malade à ses côtés, elle ajouta qu'elle prendrait seulement le bras de la bonne sœur pour l'accompagner.

Vareins s'inclina et dut obéir à ses volontés.

Tandis que Dora descendait, cependant, il dit à Ferdinand d'aller faire avancer la voiture de madame.



CHAPITRE HUITIÈME

VIII

L'actrice et la sœur grise.

Dora traversait, à côté de la sœur de charité, l'élégant parterre placé entre le péristyle du pavillon et la grille où l'attendait sa voiture.

Elle allait lentement, et glissait parfois un regard sous le grand bonnet de la religieuse, pour examiner de plus près ce jeune visage qui lui avait paru au premier coup d'œil empreint d'une ineffable douceur.

Sœur Lucienne avait entendu peu de mots de la conversation qui avait eu lieu au salon, et seulement assez pour apprendre que cette dame était une *comédienne*, titre peu recommandable à ses yeux ; elle ne l'avait regardée que pour calculer combien de pauvres seraient soulagés avec les joyaux inutiles répandus sur sa personne... mais maintenant, elle trouvait un certain plaisir à

contempler cette femme d'une beauté ravissante, et dont la physionomie mobile exprimait, surtout en ce moment-là, une admirable bonté.

Arrivée près de la grille, Dora retourna lentement sur ses pas, indiquant ainsi le désir de faire un tour de promenade avec la sœur grise, qui, les yeux baissés, les mains croisées dans ses larges manches, continua à marcher près de la dame étrangère.

Quoique l'hiver finit à peine, le parterre, entretenu avec soin, avait déjà des arbustes en feuilles et des fleurs de printemps tout épanouies autour d'un bassin,

d'où s'épanchait un filet d'eau qui allait couler dans le gazon.

Dora dit à la sœur de charité :

— On croirait, madame, que votre influence bienfaisante se répand jusqu'ici, en voyant dans cette saison des fleurs si belles et si bien écloses.

— Je ne suis pas assez méritante pour influer ainsi sur la nature, répondit sérieusement la sœur.

— Vous êtes bien jeune pour avoir prononcé des vœux, reprit Dora, en arrêtant de nouveau ses yeux sur les traits de sœur Lucienne.

— Oh ! il y a déjà bien longtemps que je suis entrée en religion... on m'a reçue

dès que j'ai eu l'âge... et me voilà vingt-quatre ans passés.

— Vous ne semblez pas les avoir... vingt-quatre ans, c'est aussi mon âge.

— Je vous aurais donné plus que cela, dit sœur Lucienne, en regardant la jeune dame à son tour.

— J'ai plus en effet... car j'ai beaucoup vécu dans mes courtes années... les veilles, les émotions de la scène... et puis les fatigues des voyages... J'ai parcouru toute l'Europe... j'ai séjourné dans les grandes villes, dans les cours...

— Moi aussi, je suis née loin d'ici... et j'ai parcouru bien des villages en soignant les malades.

— Mais votre vie est bien paisible.

— Oui, bien heureuse !

— Heureuse !... toujours au milieu des infirmités, des souffrances... votre courage ne faiblit donc pas ?

— Dieu, qui nous appelle à lui, nous donne la force de le servir.

— Dans les pauvres... Ainsi il vous préserve de la fatigue, du dégoût auprès des malades repoussants, hideux... et il vous garde encore d'autres dangers près de ceux...

— Les malades sont tous les mêmes, dit vivement la sœur de charité, car on ne voit pas la personne, mais seulement la souffrance à soulager.

— Vous avez guéri M. de Vareins d'une blessure... assez dangereuse à ce qu'il paraît, dit Dora, avec un peu d'émotion dans la voix.

Une légère nuance rose vint colorer les joues de la jeune sœur, mais elle répondit avec l'expression la plus calme :

— Oh ! près de lui, il n'y a ni peine, ni fatigue : il est si bon, si facile à servir !

— Mais près d'un homme du grand monde, vous avez dû trouver des manières d'être, des habitudes faites pour blesser un peu vos regards.

— Oui... lorsque je suis entrée chez

lui, le luxe de sa maison, les personnes qui l'entouraient... mais, ensuite, j'ai trouvé M. de Vareins patient dans la souffrance, humain, généreux, sage, réservé dans ses discours.

— Et vous lui avez pardonné.

— Je l'ai mis dans mes prières, dit la sœur d'un ton de grave importance.

Dora sourit, et, revenant à sa première question :

— Ainsi, dit-elle, vous n'avez jamais eu de regret d'être religieuse?

— Je bénis la condition qui me permet d'accomplir de bonnes œuvres.

— Oh! pour cela, dit l'actrice, on peut faire du bien dans toutes les classes.

La jeune sœur secoua la tête d'un air un peu dédaigneux.

— Quand on n'agit pas en vue de Dieu, dit-elle, ce sont des *œuvres mortes*, qui ne servent pas au salut.

— Qu'importe, si les malheureux en profitent.

— Mais vous ne faites rien pour votre âme.

— Eh bien! il me semble être plus généreuse, si je pratique le bien pour lui-même, que si j'en fais un placement à intérêts, payables dans l'autre monde.

— Où peut-on apprendre la charité si ce n'est dans la loi du Seigneur?

— D'abord, cela ne s'apprend pas,

c'est dans le cœur. On vit dans les autres, on souffre de leurs souffrances, on les soulage, et voilà tout.

— Mais, ce pouvoir de vivre dans les autres, cette charité, c'est un don que Dieu fait à ses fidèles.

Je crois Dieu beaucoup plus généreux que vous ne le faites. Il ne répand point la bonté, son trésor suprême, seulement dans le petit cercle des fidèles ou des chrétiens, il le dispense dans tous les temps et dans tous les lieux du monde, à tous les êtres dignes de lui... Les terres musulmanes ou idôlatres ne renferment-elles pas des diamants dans leur sein? l'espèce humaine n'est pas moins favo-

risée de Dieu que la nature, il y a des diamants de vertu indistinctement semés dans toutes les sphères.

— Vous êtes incrédule, dit la sœur, d'un ton doctoral et croyant avoir victorieusement répondu.

— Eh bien! reprit Dora avec impatience, je vous parie que, dans mon incrédulité, je saurais aussi bien pratiquer la charité que la femme la plus dévotieuse du monde.

— Je parie que non... mais quelle folie!... comment pourrons-nous jamais savoir qui a gagné ou perdu? dit la sœur avec une naïveté d'enfant.

— C'est vrai, dit Dora en riant.

— En cet instant, leurs yeux se rencontrèrent, et la légère hostilité qui venait d'éclater entre elles se fondit en un même regard sympathique, en une expression de douceur ineffable répandue sur leurs deux figures.

— Allons, ne m'en voulez pas pour ce que je viens de vous dire, reprit Dora. Et maintenant je vous laisse, madame, en vous recommandant d'achever de guérir notre malade.

La jeune religieuse réfléchit une minute, et dit gravement :

— Pourquoi ne m'appelez-vous pas *ma sœur?*

— Oh! c'est que nos conditions sont si différentes.

— Raison de plus.

— Et d'après ce que vous disiez de mon incrédulité...

— Jésus-Christ nous a envoyées vers tous les malheureux.

— Mais, moi...

— Ceux qui vivent loin de Dieu, sont les plus malheureux de tous... Nous devons surtout appeler à nous les âmes égarées.

— Allons, dit l'actrice en riant de ce compliment charitable, puisque vous en jugez ainsi, je vous appelle *ma sœur*... D'autant plus, ajouta-t-elle, avec un ac-

cent plus profond, que ce nom m'est bien doux !

— A moi aussi, dit la sœur de charité; il me rappelle des souvenirs bien chers !

Elles étaient alors près du faible courant d'eau qui s'écoulait du bassin. Dora s'accouda sur le socle d'une urne placée entre des arbustes, et regarda en silence le cours de l'eau qui rappelle la fuite du temps.

Sœur Lucienne avait une expression semblable, et semblait saisie de la même rêverie.

Toutes deux, en même temps et du même accent ému, répétèrent à demi voix:

— *Ma sœur.*

Puis Dora tendit la main à sœur Lucienne dans un nouvel adieu plein de grâce, et, après une si courte entrevue, les deux jeunes femmes semblaient se quitter à regret.

Un incident, qui devait d'abord paraître bien léger, marqua le moment où Dora quittait le pavillon des Champs-Élysées.

Ferdinand, qui était allé dire au cocher d'avancer la voiture près de la grille, avait attendu la jeune femme pour lui donner la main.

Dora revit alors la figure qui l'avait frappée à travers la glace, et tandis

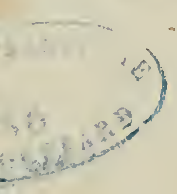
qu'elle examinait encore ce jeune homme, sans s'expliquer la cause de son attention, son pied glissa en se posant sur le marchepied de la voiture.

Ferdinant, en la retenant, lui serra la main avec assez de force pour briser une bague émaillée entre ses doigts.

La jeune femme pâlit, par l'effet d'une impression secrète qui passait en elle, et s'écria avec plus d'irritation que ne lui en eût causé dans d'autres circonstances cette légère blessure :

— Ah ! monsieur, vous m'avez fait bien mal !

Puis elle se jeta dans le fond de sa voiture, qui partit aussitôt.



CHAPITRE NEUVIEME



IX

Présages.

Albert de Vareins, dès qu'il fut reçu chez la célèbre actrice, profita de cette autorisation pour la voir tous les jours.

Il n'avait pas besoin d'exprimer une passion qui s'était trouvée révélée par le

hasard, et de laquelle d'ailleurs il ne voulait ni ne pouvait parler.

C'était un amour sacré par sa force, son élévation, qui ne devait pas se manifester par des témoignages vulgaires.

Albert ne voulait en parler qu'une fois à Dora, dans un entretien complétement explicite qui déciderait de son sort; jusque-là il gardait le silence.

D'ailleurs, Vareins ne venait chez la jeune actrice qu'aux heures où elle recevait, et il était ordinairement accompagné de Martial Duvilliers, son premier interprète auprès de Dora, et quelquefois de Ferdinand, qu'il menait avec lui dans le monde lorsque le jeune savant

voulait bien faire trève à sa sauvagerie habituelle.

On ne pouvait connaître les sentiments de Dora pour M. de Vareins ; elle évitait même de manifester son opinion sur lui, et ne répondait rien aux allusions de Martial qui venait souvent rappeler l'amour de son ami pour la belle cantatrice.

Elle était infiniment affable et gracieuse pour M. Duvilliers.

Pour Ferdinand, elle le traitait aussi avec une bonté parfaite : si ce jeune homme, au premier aspect, lui avait inspiré une sorte de répulsion, elle était bien vite revenue de cette injuste pré-

vention contre le secrétaire de M. de Vareins.

Celui-ci d'ailleurs se montrait chez elle sous son jour le plus favorable ; perdant parfois quelque chose de sa réserve habituelle et de sa froide tristesse, il se mêlait à la conversation frivole du monde, en y jetant un élément nouveau, et pour ainsi dire étranger, qui la rendait plus agréable.

Ses connaissances étaient approfondies et variées ; il exprimait avec élégance et facilité comme ceux qui savent beaucoup et disent peu ; et ces facultés intellectuelles étaient assez remarquables en lui pour que Dora en fût parfois charmée.

Dans l'intimité qui s'était établie, l'amour d'Albert avait repris sa première exaltation.

La fougue impétueuse de sa passion était en même temps réfléchie. Il voulait renverser tous les obstacles qui le séparaient de Dora, et cette volonté, inspirée par l'emportement d'un jeune amour, avait aussi la stabilité d'une résolution fondée sur les bases les plus fermes.

Trois mois de printemps se passèrent ainsi.

Après ce laps de temps, le terme où Albert devait faire connaître sa décision sur le mariage désiré par son père ap-

procha. Ce délai qui lui restait alors était si court, les jours qui séparaient Estelle de sa majorité, époque à laquelle le comte de Vareins voulait que le mariage s'accomplît, passaient si rapidement, qu'Albert devait se voir bientôt en face de ce moment décisif fait pour l'épouvanter.

Il aimait ardemment son père et ses devoirs; pourtant, si Dora consentait à s'unir à lui, il allait offenser son père de la manière la plus cruelle, briser les liens sacrés de la famille.

Sentant déjà au fond de son cœur le remords anticipé de tels actes, il était entraîné à les commettre par une puis-

sance tellement impérieuse, qu'elle pût faire renaître la croyance des anciens à une fraternité irrésistible.

Il demanda à Dora un entretien particulier, dans lequel il comptait lui dévoiler toute son âme et régler son sort d'après ce qu'elle en déciderait.

La jeune femme fixa pour le recevoir le lendemain au soir et lui promit d'être seule.

Le jour suivant, Dora fit fermer sa porte de bonne heure.

On était aux premières chaleurs de l'été; l'atmosphère était devenue tout à coup étouffante. La jeune actrice, retirée dans son petit salon, quitta sa lourde

toilette de soie pour un peignoir de mousseline claire, relevé de rubans bleus, et jeta sur ses cheveux un fichu de dentelle, qui, noué sous le menton, donnait à sa figure un charme extrême de jeunesse et de simplicité.

Tandis qu'elle arrangeait elle-même ce gracieux négligé, elle entendit une voix inconnue, de l'accent le plus rauque et le plus discordant, parler dans l'antichambre.

Elle sonna sa femme de chambre et demanda qui était là.

Mademoiselle Jenny sourit au lieu de répondre, et alla dans la pièce voisine

d'où elle revint avec un magnifique perroquet sur le poing.

Dora, toujours attirée vers ce qui brille au regard, fit fête au bel oiseau.
...

C'était un *ara vert*, revêtu d'émeraude, paré de rivières chatoyantes d'aigue-marine et de rubis ; rare et merveilleux oiseau, souverain des bois de palmiers, et en véritable souverain portant aussi un front rembruni et la figure la plus triste du monde.

— Qui m'a fait ce présent? demanda vivement Dora.

— Un commissionnaire, répondit Jenny, a remis le perroquet au domestique

sans dire de quelle part il venait... Sans doute un des amis de madame...

— Ah! oui... je me rappelle avoir dit l'autre jour que je voulais aller aux Indes chercher le plus beau des perroquets... Et, en vérité, je n'aurais pas mieux choisi que cela... Quelqu'un de ces messieurs aura pensé à m'épargner la peine du voyage.

Dora renvoya sa femme de chambre, et garda l'oiseau sur une main, en le flattant de l'autre pour faire reluire son beau plumage.

— *Marie !*

Prononça le perroquet de sa voix rauque et en regardant la jeune femme.

Elle tressaillit à ce nom qui ne lui avait pas été donné depuis si longtemps; et regarda avec étonnement cet oiseau qui semblait la connaître mieux que les personnes de son entourage.

— Mon Dieu ! dit-elle dans sa surprise, les perroquets vivent si longtemps ! celui-ci m'aurait-il connue autrefois... Que je suis folle !... il n'y avait pas de ces brillants oiseaux-là dans le pays où on m'appelait *Marie*, mais seulement de pauvres petits passereaux, humbles comme tout le reste...

Dora, ramenée par cet incident au souvenir de ses premières années, se mit à rêver... comme on rêve de son

enfance, avec douceur et tristesse ; d'autant plus qu'avant la fin de cette enfance, sa vie avait été bien rude et bien éprouvée.

Restant quelques minutes absorbée dans ses pensées, elle ne remarqua pas les deux ou trois cris brefs, aigus, par lesquels le perroquet redemandait sa liberté.

Alors celui-ci, témoignant son ennui à sa manière, lui asséna de violents coups de becs, dont elle eut la main déchirée jusqu'au sang.

Dora, qui n'était endurante pour personne, répondit par deux vifs soufflets et lança le perroquet loin d'elle.

Après quelques tours d'un vol incertain, l'oiseau grimpeur alla se percher sur la harpe de Dora ; une des cordes qu'avait lourdement frôlé son aile, se brisa en rendant un long gémissement... Décidément la présence de l'ara vert ne paraissait pas devoir être favorable à Dora.

L'heure à laquelle M. de Vareins devait venir approchait.

La jeune femme alla se placer un instant devant sa psyché, mais seulement par habitude, et sans rien ajouter à sa toilette ; elle semblait moins désireuse de paraître belle que naturelle et charmante ; et l'éclat de la beauté était si re-

marquable dans Albert, qu'elle trouvait peut-être une certaine douceur à lui en laisser tout l'avantage.

Elle sonna et dit à ses domestiques qu'il était inutile de rester dans l'antichambre, qu'elle n'y était que pour M. de Vareins, et que lorsqu'il viendrait on le laisserait entrer sans annoncer.

Dora alla se mettre à un balcon, donnant sur une des cours plantées d'arbres et fermées de grilles, qui encadrent la place Saint-Georges, dont une fontaine marque le centre.

La jeune femme, penchée sur la balustrade, soutenant son front de sa main, et lissant les longues boucles de

ses cheveux bruns, attendait de voir paraître sur la place une voiture, dont elle pensait reconnaître, à lueur des réverbères, la livrée grise et bleue.

Rien de semblable ne se montra ; la place restait presque déserte ; mais Dora eut une autre perspective qu'elle n'était point venue chercher.

Le temps était très chargé, de forts coups de vent faisaient tournoyer et gronder les grands peupliers de la cour et lançaient en tous sens l'eau jaillissante de la fontaine.

Le ciel était d'une obscurité profonde; des éclairs déchiraient son grand rideau noir, et montraient le vaste horizon

qu'on decouvre de ce quartier élevé.

En regardant l'immensité de la ville à ces lueurs passagères de l'orage, Dora trouvait à cette étendue de toitures, surmontée de dômes, de tours, de clochers, l'aspect d'un champ mortuaire semé de mausolées... Son imagination aidant, ce séjour funèbre se peignait à ses regards avec une vérité extraordinaire..... C'était comme un miroir magique qui eût fait apparaître à ses yeux, à la place de la ville où elle avait espéré briller encore longtemps, le champ funéraire où elle eût été condamnée à aller bientôt se perdre dans l'oubli.

Par ce temps affreux, ni passants ni

voitures ne traversaient la place, personne n'approchait de l'hôtel, et Dora, qui regardait tour à tour la terre et le ciel, rapportait peut-être de la solitude de la place les impressions de tristesse qu'elle croyait puiser dans la perspective de l'orage.

La pluie qui vint à tomber à flot la força à quitter le balcon... Dans le demi-jour d'une lampe d'albâtre, l'intérieur du petit salon s'était empreint aussi d'une teinte pâle et morne, des camélias placés près de la croisée et battus par le vent, avaient semé leurs pétales blancs sur le parquet; la harpe qui soutenait l'ara vert endormi, les objets d'art,

les vases de fleurs épars dans le salon, avaient aussi perdu dans cette froide lueur d'opale, les nuances de la vie.

Dora entendit marcher dans l'antichambre...

C'était dans l'instant si court où elle avait quitté le balcon, qu'on était entré à l'hôtel. Elle se retourna vivement, souriant déjà à M. de Vareins, qui allait entrer, pour le récompenser de son courage à braver la tempête.

Mais, sur le seuil du salon, elle vit une figure mince, grêle, au grand front pâle, à la barbe pointue, se dessiner dans le

chambranle de la porte, comme l'un de ces anciens portraits dont le temps a usé la couleur et augmenté l'empreinte austère.

A cette vue, Dora, dont les nerfs étaient déjà vivement ébranlés, recula et jeta un cri étouffé...

Mais à l'instant où le visiteur nocturne s'avança, elle reconnut le secrétaire de M. Vareins, et regretta l'inconvenance de son premier mouvement.

Une lettre, arrivée dans l'après-midi, avait appelé Albert près de son père, atteint d'un mal subit assez grave; il

était parti à l'instant pour Villeneuve, et Ferdinand venait, de sa part, annoncer à Dora ce qui le privait du bonheur de la voir.

FIN DU PREMIER VOLUME.

